

@

Armand DAVID

De quelques services rendus
aux sciences naturelles
par les missionnaires de l'E.-O.

à partir de :

De quelques services rendus aux sciences naturelles par les missionnaires de l'E.-O.

par Armand DAVID (1826-1900)

Missionnaire de la congrégation des lazaristes,
Correspondant du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Missions catholiques, 1888, tome XX, pages 214-216, 226-227, 236-239, 246-248, 258-261, 272-274, 286. 10 illustrations.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
décembre 2016

p88.214 Grâce à des sollicitations réitérées, nous avons pu obtenir l'excellent travail dont nous commençons aujourd'hui la publication. C'est une véritable bonne fortune pour nos lecteurs. Nous n'avons pas besoin de faire une introduction ; nous laissons pour cela la parole au savant auteur.

*

Je me suis décidé difficilement, je l'avoue, à écrire cette longue note sur mes voyages, soit parce que les faits qui servent de thème à mes réflexions remontent à plusieurs années en arrière, soit surtout parce qu'il me répugnait d'occuper encore une fois le public de choses trop personnelles et dont le récit devait être embarrassé de mots techniques peu attrayants pour d'autres que les naturalistes.

Voici ce qui est arrivé. Il y a environ un an, M. le directeur des *Missions Catholiques* voulut visiter le cabinet d'histoire naturelle que j'ai organisé, rue de Sèvres, pour nos étudiants. La vue de quelques productions chinoises qui y figurent et de divers ouvrages relatifs à mes explorations de l'Extrême-Orient lui donna la pensée de me demander, pour son excellent Bulletin, un article où je parlerais de mes recherches *officielles* et de leurs résultats, lesquels, disait-il,

« quoique bien connus des savants, sont généralement ignorés de la plupart des lecteurs. »

Quand, après de trop longues tergiversations, il m'a fallu mettre enfin la main à l'œuvre, j'ai cru qu'il était convenable d'élargir un peu mon cadre (afin de mieux montrer l'injustice de certaines accusations) et de raconter, en même temps que mon histoire d'explorateur, quelque chose des services que d'autres missionnaires ont rendus et rendent encore à la science, tout en vaquant au ministère apostolique auquel ils se sont dévoués. Et comme c'est la Chine où j'ai vécu de longues années, que je connais le mieux, c'est aussi de l'empire chinois que je parlerai le plus et presque uniquement. D'autre part, on verra comment des circonstances particulières m'ont obligé, plus que tout

autre missionnaire, à m'occuper de ces travaux spéciaux et tout à fait exceptionnels, qui ont eu un certain retentissement parmi les naturalistes de notre monde occidental. C'est donc tout naturellement que j'aurai ici à parler surtout de ce que j'ai fait moi-même, en brusquant ainsi cette modestie qui était si chère à notre bienheureux père, saint Vincent de Paul : *factus sum insipiens...* Que l'intérêt de ma thèse soit mon excuse.

I

C'est assez fréquemment que l'on entend dire, soit en France, soit à l'étranger, que les missionnaires catholiques sont, pour la plupart, des hommes à esprit peu éclairé, des fanatiques, qui, dans leur ardeur de prosélytisme exclusif, affectent de mettre complètement de côté les intérêts de la science et du progrès moderne.

Ceux qui parlent et écrivent ainsi, ou bien sont peu au courant des choses, ou bien le font par une malveillance volontaire.

Sans doute, nos généreux missionnaires ne s'en vont pas aux pays lointains pour s'y occuper des sciences profanes, uniquement ou principalement, ni pour composer des livres curieux sur les contrées inconnues : le motif qui leur a fait quitter la patrie est, à leur yeux, d'une tout autre importance. Nous accordons facilement cela à nos adversaires, et nous ajouterons même (ce que nos pieux lecteurs comprennent mieux que les mondains) que le plus souvent une raison de simple modestie et de délicatesse chrétienne doit amplement suffire pour empêcher les prédicateurs de l'Évangile d'attirer sur eux l'attention publique en publiant leurs voyages ou des travaux scientifiques. D'ailleurs, on sait qu'en dehors des ecclésiastiques, il y a aujourd'hui assez d'hommes au monde pour cultiver des sciences qui ont peu ou point de rapport avec le ministère sacerdotal, et que, d'autre part, presque toutes les contrées du globe sont maintenant ouvertes aux investigations des explorateurs de bonne volonté.

On doit dire aussi que, jusqu'à présent, le nombre des prêtres qui évangélisent les régions lointaines, est tellement inférieur à celui que

demanderait l'administration de cette multitude de missions répandues sur tous les points de la Terre que généralement nos pauvres missionnaires voient tout leur temps absorbé par les impérieuses nécessités du ministère auquel ils sont appliqués. Néanmoins et malgré ces divers obstacles, ils se font à l'occasion un devoir de correspondre aux désirs des savants et des industriels qui s'adressent à eux, et de leur transmettre les documents et les objets intéressants qui leur sont demandés : même parfois c'est au prix de beaucoup de sacrifices et de difficultés qu'ils leur rendent leurs services.

Et, en effet, que l'on parcoure les *Missions Catholiques* ainsi que plusieurs autres publications, nationales et étrangères, et l'on n'aura pas de peine à constater que souvent nos missionnaires ont fourni des notions utiles, et utilisées, sur une foule de régions inabordables pour d'autres qu'eux, dans le domaine de l'ethnographie, de la géographie et de l'histoire naturelle. On sait que l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie les ont vus pénétrer dans leurs recoins les plus inaccessibles, souvent bien avant les voyageurs attirés et plus ou moins célèbres ; et tout en travaillant avant tout à christianiser et à civiliser les peuples idolâtres, ils ont pu révéler au monde savant une quantité de renseignements précieux, et ils ont fait connaître les voies nouvelles qu'ils ouvraient dans des régions jusqu'alors inconnues.

Aussi doit-on dire que les témoignages publics de la satisfaction des Sociétés scientifiques n'ont pas toujours fait défaut à ces zélés prédicateurs de la Foi, que l'on nomme volontiers les pionniers de la civilisation. C'est ainsi que nous en avons vu plusieurs naguère qui, revenus en Europe pour des raisons de santé ou pour les affaires de leurs missions, ont dû accepter les distinctions honorifiques qu'on avait bien voulu leur décerner. Et, pour ne parler que de notre pays, la Société de Géographie a récompensé de ses médailles d'or ou d'argent les découvertes faites par plusieurs missionnaires : M. Desgodins, le P. Petilot, et d'autres encore.

Mais c'est de l'Asie orientale que nous avons à parler ^{p88.215} spécialement dans cet article. C'est là que se trouve cette Chine

immense qui attire de plus en plus, et avec raison, l'attention des Occidentaux, parce qu'elle constitue la nation la plus anciennement civilisée du monde et qu'elle nourrit le tiers de la population du globe. Son orgueilleuse méfiance et les tracasseries de son administration ont toujours lassé et rebuté le zèle des explorateurs européens, Et c'est aussi à l'occasion de la Chine que les ennemis de notre clergé font surtout ressortir avec malignité le contraste frappant qui existerait entre cette pléiade de savants jésuites qui ont brillé à Pékin, aux XVIIe et XVIIIe siècles, et les humbles missionnaires de nos jours qui, pour la plupart, usent obscurément leur vie sans que le grand public entende jamais parler d'eux, à moins qu'on ne les massacre et les martyrise.

Il est incontestable que les Pères jésuites de Pékin ont porté bien haut leur gloire scientifique et artistique ; qu'ils ont produit, dans presque toutes les branches du savoir humain, des travaux très considérables ; qu'ils ont, en particulier, mené à bonne fin l'œuvre géographique la plus colossale que l'on eût encore vue, en confectionnant la carte complète de l'empire chinois, etc. Qu'on parcoure les anciennes *Lettres édifiantes*, les *Mémoires des missionnaires jésuites de Pékin*, les immenses ouvrages du père Duhalde et du père de Mailla, et l'on ne manquera pas de se sentir émerveillé de la quantité prodigieuse de leurs écrits sur presque toutes les matières qui intéressent l'esprit de l'homme.

Mais, demande-t-on, pourquoi toute cette activité scientifique dans les temps passés, et d'où vient l'accalmie actuelle qu'on déplore et critique tant ? — Il y a plusieurs bonnes réponses à faire à cette double question :

1° Autrefois, les Académies et les savants d'Europe ne pouvaient guère s'adresser qu'aux missionnaires pour avoir des lumières sur ce mystérieux *Empire Céleste* qui venait de se révéler si tardivement à leur curiosité ; et c'est spécialement afin d'aider à ce résultat que nos rois catholiques les soutenaient de leur protection et de leur argent, tout autant que par un motif de religion ;

2° Les missionnaires avaient compris qu'ils devaient chercher, par leurs services scientifiques et artistiques, à se rendre agréables et comme nécessaires au grand souverain de ce demi-milliard d'hommes habitués, de temps immémorial, à obéir en tout à leur chef. Car, pour lors, le meilleur et peut-être le seul moyen pour eux d'avoir la liberté de résider en Chine, c'était de mettre leur savoir et leur industrie au service du *Fils du Ciel* ;

3° Pendant qu'un petit nombre de missionnaires de la capitale conservait ainsi la confiance de l'empereur, en s'occupant d'astronomie, de géographie et des arts, beaucoup de leurs confrères obtenaient, par leur faveur, la permission d'exercer le saint ministère dans le reste de l'empire.

On sait que le grand apôtre des Indes, saint François Xavier, est mort sans avoir pu entrer en Chine, et que, chose étonnante, jamais la divine Providence n'a suscité de thaumaturge pour la conversion de cette portion si notable du genre humain, voulant peut-être indiquer par là que la christianisation du vieil empire ne doit s'accomplir que peu à peu, lentement et par les moyens ordinaires. Aussi, le célèbre père Ricci, le premier jésuite qui ait pénétré en Chine (vers 1580), avait-il très bien compris qu'il convenait d'ajouter le prestige de la supériorité intellectuelle à l'enseignement religieux et à l'exemple des vertus chrétiennes ; d'autant plus que les Chinois sont un peuple curieux et intelligent, mais tout aussi ennemi de tout ce qui est étranger. C'est pourquoi nous voyons arriver à Pékin, à la suite de ce saint et habile missionnaire, toute une phalange d'hommes éminents, pour y occuper avec honneur des postes importants auprès de l'empereur, soit dans les sciences, soit comme interprètes du gouvernement. Mais, il faut bien le dire, jamais ces dignités et ces emplois plus ou moins élevés n'empêchèrent ces religieux d'exercer leur zèle apostolique auprès des populations ; et, par le fait, ils réussirent à fonder beaucoup de chrétientés florissantes. Il est superflu de nommer ici ces illustres Pères dont les noms sont passés à l'histoire : P. Verbiest, P. Schall, P. de Prémare, P. Gaubil, P. Amyot, P. Cibot, et bien d'autres.

Malheureusement, la suppression de la Compagnie de Jésus, suivie bientôt de la destruction de toutes les corporations religieuses, par le fait de notre Grande révolution, était venue porter un coup fatal aux établissements catholiques de Pékin et du monde entier, en tarissant du même coup la source principale des missionnaires, car les ^{p88.216} lazaristes, à qui avait été imposée la lourde succession des jésuites, et qui eurent aussi à Pékin plusieurs hommes de valeur, tels que M. Baux, M. Ghislain, M. Hanna et M. Lamiot, furent eux-mêmes bientôt emportés par la tourmente révolutionnaire.

La persécution ne tarda pas non plus à devenir générale en Chine, et les quelques prêtres qui purent éluder les édits de proscription et continuer à séjourner dans l'empire, souvent au prix de leur vie, avaient bien autre chose à faire qu'à s'occuper d'études scientifiques ! Il en fut de même de leurs premiers successeurs des différentes Sociétés ecclésiastiques, qui vinrent les renforcer peu à peu et reconstituer péniblement les missions dispersées, ou même détruites.

II

^{p88.226} Quand plus tard, à la suite de l'expédition franco-anglaise, la liberté de conscience fut accordée aux chrétiens et que le séjour des missionnaires dans l'empire fut autorisé par les traités, les conditions se trouvèrent être tout autres que du temps des glorieux empereurs Kang-hi et Kien-long. Désormais il ne pouvait plus être question de reprendre à la Cour impériale le fil des traditions scientifiques des anciens Pères de Pékin. Car, d'un côté, la Chine s'était mise en rapports avec le reste du monde, et elle n'avait plus besoin, ni envie, de recourir aux prêtres catholiques pour se procurer des savants et des artistes pour son service. Et, d'autre part, les chrétiens et leurs chefs spirituels jouissant maintenant d'une situation légale, ceux-ci n'avaient aucun motif d'employer leur temps et leur activité ailleurs qu'au saint ministère. Il y en a qui ajoutent une autre raison ; c'est que nos diplomates européens ne verraient

pas de bon œil que les missionnaires pussent acquérir une influence officielle quelconque en occupant des places rétribuées par le gouvernement impérial.

Toutefois, les Pères jésuites, rétablis et revenus en Chine, ne crurent pas pouvoir se dispenser complètement de travailler encore aux sciences et d'imiter leurs illustres devanciers de Pékin, selon que le comportaient les conditions nouvelles. C'est ainsi que, dans leur collège de Zikawei, près de Changhai, ils ont réussi à fonder un très important observatoire de météorologie, d'où le P. Dechevrens communique régulièrement ses observations et ses intéressantes notes aux physiciens du monde entier. Là les autres sciences aussi sont l'objet d'une particulière attention des Pères ; l'histoire naturelle notamment doit déjà beaucoup aux travaux persévérants du P. Heude, qui a publié des ouvrages très appréciés sur les *Mollusques fluviatiles et terrestres de la Chine centrale*, ainsi que sur les *Cerfs* et sur les *Tortues* de cet empire. Ce savant est secondé dans ses travaux par l'habile dessinateur, le P. Rhatouis, qui fait les belles illustrations accompagnant ces publications, dont une partie est imprimée dans leur propre établissement chinois.

Sur d'autres points de la Chine et jusque dans les parties les plus reculées, nous voyons d'autres courageux missionnaires consacrer une partie de leurs loisirs à former et à transmettre à nos musées des collections de plantes et d'animaux. C'est ainsi que, au Kouy-tchéou l'abbé Perny, des Missions Étrangères, secondé par ses confrères, M. Mihière et M. Faurie, a rassemblé un herbier fort intéressant, dont il a fait don au Jardin des Plantes avec d'autres objets de valeur. C'est lui encore qui a introduit en France le grand ver à soie qui porte son nom (*Attacus Pernyi*), et qu'on élève déjà en plein air sur les chênes de notre région tempérée. On sait que, depuis son retour des missions, l'abbé Perny a publié, outre sa grammaire et son vocabulaire chinois, des écrits considérables sur les productions de l'Extrême-Orient.

Du Thibet, Mgr Chauveau et son successeur, Mgr Blet, et surtout M. Desgodins, ont fourni aux savants beaucoup de documents précieux et

plusieurs collections d'animaux qui nous donnent une idée de l'état physique de cette région impénétrable.

De leur côté, M. Furet au Japon, M. Larnaudie à Siam, M. Pourthié en Corée, M. Bon au Tonkin, et plusieurs autres, ont fait, dans leurs respectives patries d'adoption, des études de géographie et d'histoire naturelle, dont la science a pu tirer un bon parti ; et leurs collections sont venues enrichir d'une manière notable nos établissements publics et privés.

Au Yun-nan, M. Delavay, des Missions Étrangères aussi, emploie depuis plusieurs années tout son temps disponible à l'étude des plantes de cette province inexplorée, et, cela, avec le zèle et le succès les plus remarquables. Les herbiers qu'il a déjà envoyés au Muséum, sont les plus importants qui soient encore venus de Chine en Europe, et ils surprennent les botanistes par la grande proportion des espèces nouvelles qu'ils contiennent.

L'énumération et la description de toutes ces nouveautés, faite par M. Franchet, du Muséum, est en cours de publication et formera un gros volume in-8. C'est une grande satisfaction pour moi de me dire que j'ai été la cause providentielle de cette seconde vocation de M. Delavay, qui est une vraie fortune pour la science. Dans une rencontre fortuite à Hong-Kong, je n'eus pas de peine à démêler ses goûts et ses aptitudes au travers de sa modestie, et je parvins à le faire consentir plus tard à devenir le correspondant de notre Jardin des Plantes. Aussi, les professeurs, en témoignage de leur satisfaction pour tant de signalés services, lui ont-ils déjà fait avoir une décoration et des indemnités pécuniaires qui l'aideront à continuer ses fructueuses recherches.

Jusqu'ici, les collections de M. Delavay, formées et légendées avec toute l'intelligence désirable, sont parvenues à Paris en parfait état de conservation ; et leur richesse est telle que, dans le seul genre *Rhododendron*, dont on ne connaissait auparavant que quatre ou cinq représentants chinois, ses espèces nouvelles, jointes & celles que moi-même avais récoltées jadis à *Moupinn*, dépassent déjà le total de

quarante-cinq ! De même, du genre *Primula*, on ne possédait que cette si élégante primevère de Chine ; et maintenant nos recherches à nous deux ont fait connaître plus de trente espèces nouvelles de ce groupe gracieux.

Comme ceux de Chine, les missionnaires qui évangélisent les autres pays lointains n'omettent pas de servir la science dans leurs moments de loisir. Mais, puisque nous n'avons pas ici à nous étendre longuement sur leurs travaux, nous nous bornerons à nommer, parmi les plus actifs, le savant ^{p88.227} P. Montrouzier, mariste, qui a étudié avec beaucoup de succès la faune de plusieurs îles océaniques, et les PP. Duparquet, Augouard et Le Roy, du Saint-Esprit, qui ont envoyé, des deux côtes de l'Afrique, tant de choses et de renseignements intéressants.

De l'intérieur de l'Amérique aussi, nos musées et nos naturalistes ont reçu nombre d'objets plus ou moins importants, spécialement des coléoptères et des lépidoptères remarquables pour leur beauté ou pour leur rareté ; et la justice veut que, parmi ces pourvoyeurs les plus zélés et les plus heureux du Nouveau Monde, nous nommions en tête M. Sipolis, M. Gaujon et M. Dorme, lazaristes français, dont les noms sont bien connus des entomologistes.

Mais revenons en Chine et disons encore que c'est par les bons offices des missionnaires franciscains du Chen-si que M. Romanet du Caillaud, dont le nom n'est pas inconnu de vos lecteurs, a pu obtenir et introduire en France plusieurs espèces nouvelles de vignes, que l'on a déjà commencé à cultiver çà et là sous les noms de *Vitis Romaneti*, *Vitis Pagnuccii* et *Spinovitis Davidis*. Cette dernière espèce, que j'ai rencontrée avec les précédentes croissant à l'état sauvage parmi les montagnes centrales du *Tsin-lin*, est curieuse pour avoir ses tiges toutes hérissées d'aiguillons et, malgré sa saveur un peu aromatique, elle est apte à la vinification, comme je l'ai expérimenté moi-même. Aurons-nous dans ces vignes nouvelles des races capables de résister au phylloxéra ? C'est ce que l'avenir montrera.

III

Après ces considérations sur les missionnaires anciens et les missionnaires actuels et sur les conditions respectives où se trouvent les uns et les autres à notre point de vue, et après avoir passé rapidement en revue quelques-uns d'entre ceux qui ont bien mérité de la science, le moment est venu de me mettre en scène moi-même et de raconter comment je suis devenu naturaliste, quelles ont été mes pérégrinations principales en Chine, et ce qu'il en est résulté. Car, il faut bien convenir que tout ce qui a été écrit depuis vingt-cinq ans sur mes travaux et ce que j'en ai dû dire moi-même ont fait croire au public que je me suis plus occupé de sciences naturelles que tous les autres missionnaires ensemble et que j'aurais plus fait de découvertes que tous les autres explorateurs de l'Extrême-Orient qui m'ont précédé ! L'on m'a tellement grandi sous ce rapport que, à la fin de ma troisième excursion, le russe N. Severtzow, le célèbre voyageur naturaliste de l'Asie centrale, est allé jusqu'à écrire : « Le P. Armand David est notre maître à tous en exploration scientifique. » Puisque donc, à tort ou à raison (tout est relatif ici), l'on m'a fait une réputation pareille, et que *noblesse oblige*, c'est surtout par mon propre exemple qu'il m'incombe de prouver le bien fondé de ma thèse, à savoir que les missionnaires catholiques sont très éloignés de se refuser à servir la science et la patrie, quand ils ont une bonne occasion de pouvoir le faire.

Mais, encore une fois, je prierai les lecteurs du *Bulletin des Missions* de ne pas perdre de vue que, en leur racontant une partie de mon histoire, je ne fais que répéter ici ce qui a été déjà écrit ailleurs par d'autres, et que, si j'entre dans certains détails personnels qui n'ont qu'une connexion éloignée avec mes travaux officiels, c'est surtout afin de rectifier ce qui a été publié sur moi avec plus ou moins d'exactitude. Par exemple, croirait-on qu'on a été jusqu'à donner ma *nécrologie*, comme si je n'étais plus de ce monde, et cela en trois langues différentes ? Je dois aussi dire, comme un correctif aux éloges exagérés qui m'ont été prodigués dans certaines circonstances, que, si les savants se sont occupés de moi pendant quelques années, c'est

principalement parce que j'étais alors le premier chercheur ayant pénétré dans l'intérieur de cette impénétrable Chine et que, partant, mes rapports et mes collections surtout, faites avec quelque soin et quelque connaissance de la partie, avaient tout l'intérêt et tout l'attrait de la nouveauté. C'est pour cela que l'on ne doit pas être surpris de voir que l'on m'ait fait l'honneur (très inattendu) de m'élire *correspondant de l'Institut* (Académie des sciences), quand j'étais en pleine Chine ; et que, de plus, la Société de Géographie et la Réunion des Sociétés savantes de France à la Sorbonne m'aient décerné chacune une grande médaille d'or, frappée en mon nom. De son côté aussi, le ministre de l'Instruction Publique m'avait offert la croix de la Légion d'honneur, que les règlements de notre Congrégation ne m'ont pas permis d'accepter.

Pour moi, je puis bien le dire, je n'aurais même pas eu connaissance de ces témoignages d'estime pour mon œuvre, si, à la fin de mes voyages commandés, j'avais pu retourner à mes premiers travaux de missionnaire pour le reste de ma vie, et si la ruine totale de mes forces ne m'eût pas obligé à rentrer en France, moribond et ayant reçu les derniers sacrements avant l'embarquement.

IV

^{p88.236} Comme cela a été dit dans la préface de mon troisième voyage, édité par Hachette, puis répété dans *Vapereau* et ailleurs, je suis né dans le diocèse de Bayonne, à Espelette, en plein pays basque. Mon père, alors juge de paix du canton, était docteur en médecine et aimait assez l'histoire naturelle ; ses conversations ne contribuèrent pas peu à exciter mon goût naissant pour tout ce qui est bête, oiseau ou fleur. Sitôt que mes petites jambes le permirent, je le suivais avec bonheur dans ses courses par monts et par vaux, raisonnant à ma façon sur les mille choses de la nature, m'enthousiasmant des merveilles de la création, et restant froid à presque tous les amusements de l'enfance. J'aimais aussi à faire de longues marches, à endurer la fatigue, la souffrance et les petites privations ; surtout j'étais

fier de pouvoir faire un saut plus long ou plus haut que mes camarades. En un mot, je m'étais de bonne heure rompu à tous les exercices de gymnastique et j'avais un jarret de fer qui ne faisait point déshonneur à ma nationalité. C'est ^{p88.237} bien cette première éducation de *vrai basque* qui m'a rendu capable d'exécuter ces énormes *voyages à pied*, qui comptent par *milliers de lieues* !

Après ma première communion, je fus placé comme élève interne et laïque au petit séminaire de Larressore, connu pour ses bonnes études et pour sa situation ravissante. Là j'étais à quatre kilomètres de ma maison natale ; et pourtant, à chaque rentrée des classes, je pleurais longuement mes parents que j'aimais beaucoup, et dois-je le dire, ma liberté perdue, c'est-à-dire la liberté de courir à plaisir dans les prés et les bois. Néanmoins, paraît-il, j'étais bien appliqué à l'accomplissement de mes différents devoirs d'élève, mais je conservais toujours ma prédilection pour les choses de la nature. C'est à ce point que je fus plusieurs années sans comprendre que mes condisciples pussent trouver du plaisir à lire d'autres livres que ceux qui traitent d'histoire naturelle. Cela ne m'empêcha pas de me tourner peu à peu vers les pensées religieuses, malgré les exemples de voltairianisme qui m'entouraient ; et, vers la fin de mes classes, je déclarai à mes parents, que je me croyais appelé à l'état ecclésiastique. Je ne leur dis point que mon arrière-pensée était de me consacrer aux missions étrangères ; j'avais la confiance que Dieu aplanirait les voies devant mes pas, si telle était ma vocation. Et, en effet, après avoir fait mes deux années de philosophie à Bayonne, je parvins à quitter le pays tout d'un coup, en 1848, et j'arrivai à Paris pour entrer aussitôt au noviciat des prêtres de la Mission, que je ne connaissais jusque-là que par leur surnom de lazaristes.

Je n'avais pas encore complété mon cours de théologie à Paris, quand mes supérieurs pressés par le besoin jugèrent à propos de m'envoyer en Italie, en me disant que c'était là un premier pas à l'étranger, pour aller ensuite plus loin. Je restai dix ans dans notre collège de Savone, que les lazaristes dirigent depuis plus d'un siècle,

oubliant insensiblement mes missions étrangères au fur et à mesure que j'avançais en âge et que je m'affectionnais à ma position.

Pendant ce long séjour, j'eus, entre autres occupations, celle de faire un cours de sciences naturelles aux élèves les plus avancés ; et en vue de faciliter mon enseignement, j'entrepris de former par mon propre travail tout un cabinet d'histoire naturelle : cela m'obligea à renforcer mes connaissances spéciales et m'habituait aux recherches et aux manipulations du métier. Bien que l'étude de l'histoire naturelle fût alors une chose nouvelle en Italie, et assez peu goûtée, je dois dire que mes leçons ne furent pas tout à fait perdues ; et il y a plusieurs de mes élèves qui se sont fait un nom dans la science ou comme explorateurs : tel est M. L. d'Albertis à qui l'on doit tant de belles découvertes dans la Papouasie. Je cite aussi avec plaisir le nom du marquis J. Doria, dont j'encourageai les premiers pas vers l'histoire naturelle, et qui est devenu l'une des illustrations scientifiques de sa patrie : c'est lui qui a fondé ce merveilleux *Museo civico* de Gènes, si admiré des connaisseurs et d'où sort l'une des plus belles publications zoologiques de notre époque.

Plus tard, lorsque après l'expédition franco-anglaise, en 1860, notre gouvernement exprima le désir que les missionnaires *qui tenaient Péking*, y ouvrissent des écoles françaises, aussitôt que cela serait possible, M. Étienne, notre supérieur général, pensa à moi pour me confier le soin spécial de préparer les voies à ces établissements. Le long temps que j'avais été dans l'éducation lui faisait croire que je serais apte à cette besogne ; mais il ne songeait nullement à ce que je pourrais faire plus tard comme naturaliste ! De manière que l'on doit dire que ma mission scientifique est née des circonstances, c'est-à-dire de la divine Providence. Et voici comment.

Ayant quitté, en 1864, ma chère Italie, et étant arrivé à Paris pour me préparer au grand voyage, un jour, le vénérable et saint évêque de Pékin, Mgr Mouly, avec qui je devais partir, me prit avec lui pour rendre une visite à M. Stanislas Julien, de l'Institut, qui avait l'habitude de recourir aux missionnaires pour se procurer des ouvrages chinois ; et il

lui apprit que j'aimais l'histoire naturelle et que je m'en étais occupé avec entrain.

Aussitôt, notre grand sinologue, qui prenait intérêt à tout ce qui concerne la Chine, me déclara qu'il entendait exploiter mes aptitudes, au profit des savants français ; et, en conséquence, il entreprit de me présenter à plusieurs ^{p88.238} de ses illustres confrères pour qu'ils pussent me donner des commissions. C'est ainsi que je fus tour à tour mis en rapport avec M. Elie de Beaumont, M. de Quatrefages, M. Decaisne, M. E. Blanchard, M. E. Milne-Edwards, tous membres de l'Académie des sciences, et que je leur promis de faire mon possible pour satisfaire à leur désir ; mais, très honoré de recevoir les conseils de ces sommités scientifiques, je n'espérais pas alors faire autre chose que leur fournir quelques notions et quelques objets utilisables.

Il nous fallut cinq longs mois de voyage pour nous rendre à notre destination ; car l'isthme de Suez n'était pas encore ouvert. Aussitôt après notre installation à Pékin, et tout en étudiant la langue du pays et en collaborant au ministère sacerdotal, je me mis à explorer les alentours de la capitale, sous le rapport de mes études de prédilection, soit pour préparer les matériaux d'un cabinet d'histoire naturelle, qui pourrait avoir son utilité dans un futur collège, soit pour envoyer des rapports et des collections à notre muséum national du Jardin des Plantes, selon ma promesse.

Les professeurs-administrateurs de ce grand établissement, et particulièrement M. Milne-Edwards (qui resta désormais mon correspondant très assidu), virent bientôt qu'ils pouvaient tirer parti de ma bonne volonté ; et, en retour de mon premier envoi, qui déjà comprenait une bonne provision de plantes et d'animaux, ils m'envoyèrent leurs encouragements les plus chaleureux en même temps que des indemnités pécuniaires destinées à faciliter mes recherches.

Mon rôle menaçait de devenir sérieux ; j'allais m'engager dans ces travaux spéciaux, dont je n'aurais voulu m'occuper que comme passe-temps ! En effet, l'importance croissante des résultats obtenus à Paris,

firent croire aux professeurs du Muséum que la Chine était un *Eldorado* pour les naturalistes et qu'il y restait beaucoup de choses à apprendre et beaucoup de découvertes à faire. Conséquemment, ils jugèrent à propos de solliciter, auprès du supérieur général des lazaristes, une permission tout exceptionnelle pour que je pusse, pendant plusieurs années, exécuter de grands voyages d'exploration dans les provinces les moins connues du vaste empire. M. Étienne consentit à cette demande d'autant plus volontiers qu'elle lui était faite au nom du gouvernement lui-même, dont la bienveillance importe beaucoup pour le bien des missions étrangères. En même temps, pour mieux m'intéresser à mon œuvre, le ministère de l'Instruction Publique accordait à mon entreprise le titre officiel de Mission scientifique, avec les fonds nécessaires pour couvrir toutes mes dépenses.

Voilà comment je suis devenu naturaliste plus que jamais, par obéissance et pour servir la science française, en vue du bien de la religion. Je me suis efforcé de m'utiliser indirectement pour le but commun des missionnaires, en faisant de mon mieux ce que chacun d'eux aurait, à ma place, fait tout aussi bien que moi.

Cependant, je puis certifier qu'il m'a fallu avoir beaucoup de feu sacré et de courage pour affronter les mille difficultés physiques et morales, les fatigues, les privations et les dangers que j'ai eu à surmonter pour mener à bonne fin mes trois grands voyages, dont l'ensemble a duré près de cinq ans. Je crois que peu d'hommes auraient résisté ! Mais, à la fin de ma dernière exploration, brisé par les maladies et par les efforts trop prolongés, j'ai dû rendre les armes et renoncer enfin à la Chine, où je me sentais mourir, pour rentrer définitivement en France où, grâce à Dieu et à des soins aussi minutieux que longs, je suis parvenu à recouvrer une partie de ma santé première.

Le *Dictionnaire des Contemporains* se trompe en disant que je me suis retiré en Algérie : j'y suis bien allé passer un hiver, par ordre du médecin, et c'est ce qui aura donné lieu à cette erreur ; mais je réside

à Paris, dans notre maison-mère, prenant part aux exercices et aux travaux de mes confrères, en attendant que Dieu me retire de ce monde. Ici aussi j'ai profité du retour de mes forces pour fonder un cabinet d'histoire naturelle (je l'ai dit au commencement), lequel est utilisé pour l'enseignement complémentaire des étudiants de notre congrégation, suivant les intentions de S. S. Léon XIII, et qui, grâce aux facilités particulières que j'ai, a acquis une importance telle que, probablement, aucun autre établissement privé de France n'en saurait présenter un pareil.

Mais, naturellement, c'est au Muséum national du Jardin des Plantes qu'ont été déposées scrupuleusement toutes ^{p88.239} mes collections zoologiques, botaniques et géologiques. Chacun peut aller les voir dans les vitrines ou dans les laboratoires. Et ce n'est pas dire une exagération que d'avancer qu'en ce moment, grâce aux envois de divers missionnaires et à mes recherches, aucun autre musée du monde n'est aussi riche en productions naturelles de la Chine.

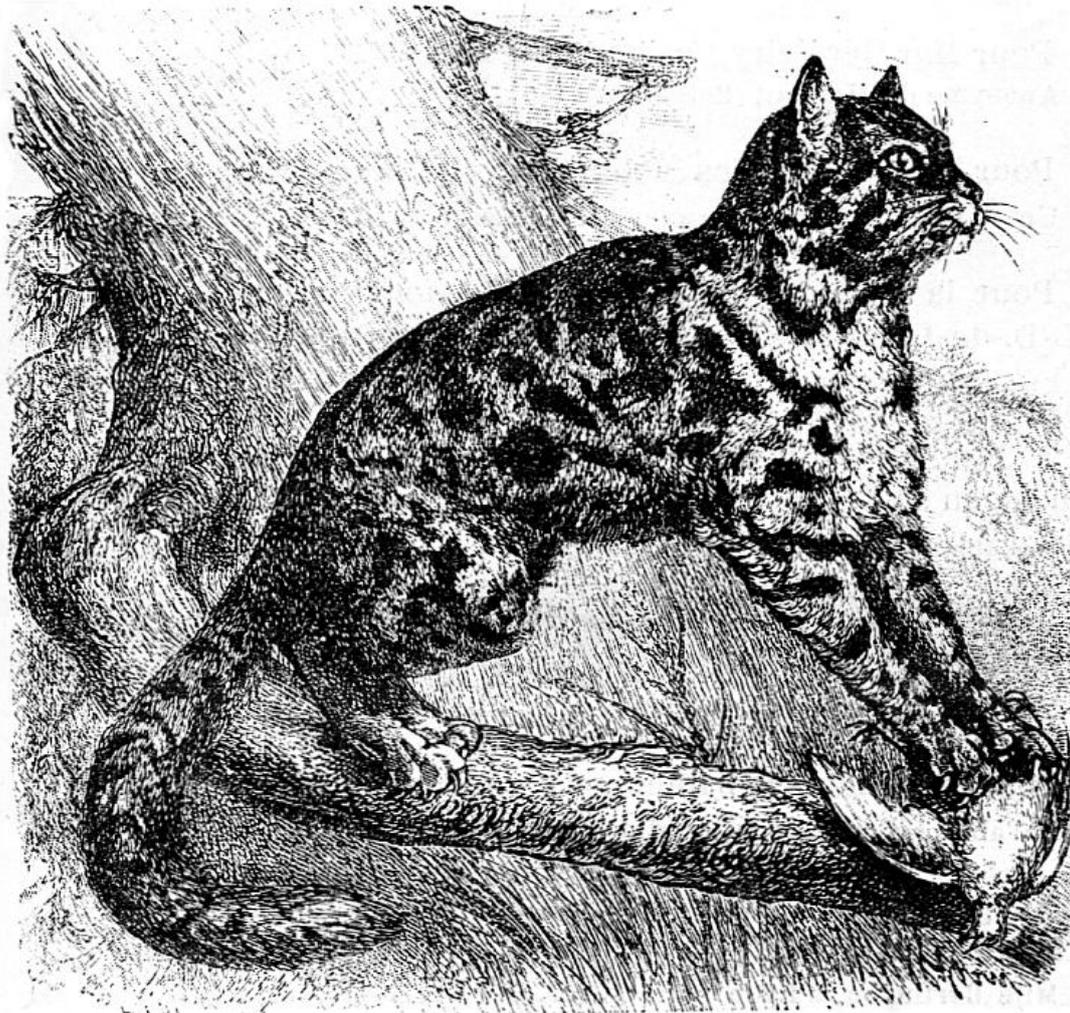
V

Plusieurs publications, générales et particulières, ont été faites sur les divers objets provenant de mes explorations ; je vais en signaler quelques-unes.

Les zoologistes de profession seuls peuvent connaître le grand ouvrage de M. [H. Milne-Edwards, intitulé *Recherches sur les Mammifères*](#), et qui, à l'exception d'une seule espèce, traite d'animaux chinois. C'est moi qui ai eu la bonne fortune d'envoyer la plupart de ces quadrupèdes, ainsi que d'autres qui ont été décrits ailleurs, tant par le même savant professeur que par les naturalistes de Londres et de Berlin. Le nombre des espèces qui ont été reconnues nouvelles pour la science arrive à un total de soixante-cinq.

Parmi les nouveautés les plus remarquables, figurées dans le magnifique [atlas qui accompagne l'ouvrage](#) de M. Milne-Edwards, on doit signaler le *Semnopithecus Roxellana*, très étrange singe à nez fortement retroussé et à face verte, dont le dos est garni de longs poils

bruns et blonds, et qui vit dans les froides forêts du Thibet indépendant : c'est une sorte de contrefaçon du *nasique* de Bornéo, dont le nez est démesurément allongé. Outre ce quadrumane extraordinaire, la Chine m'en a fourni deux autres nouveaux, dont l'un est capable de supporter les rigoureux hivers du nord du *Tchély* jusqu'où s'étend son *habitat*.

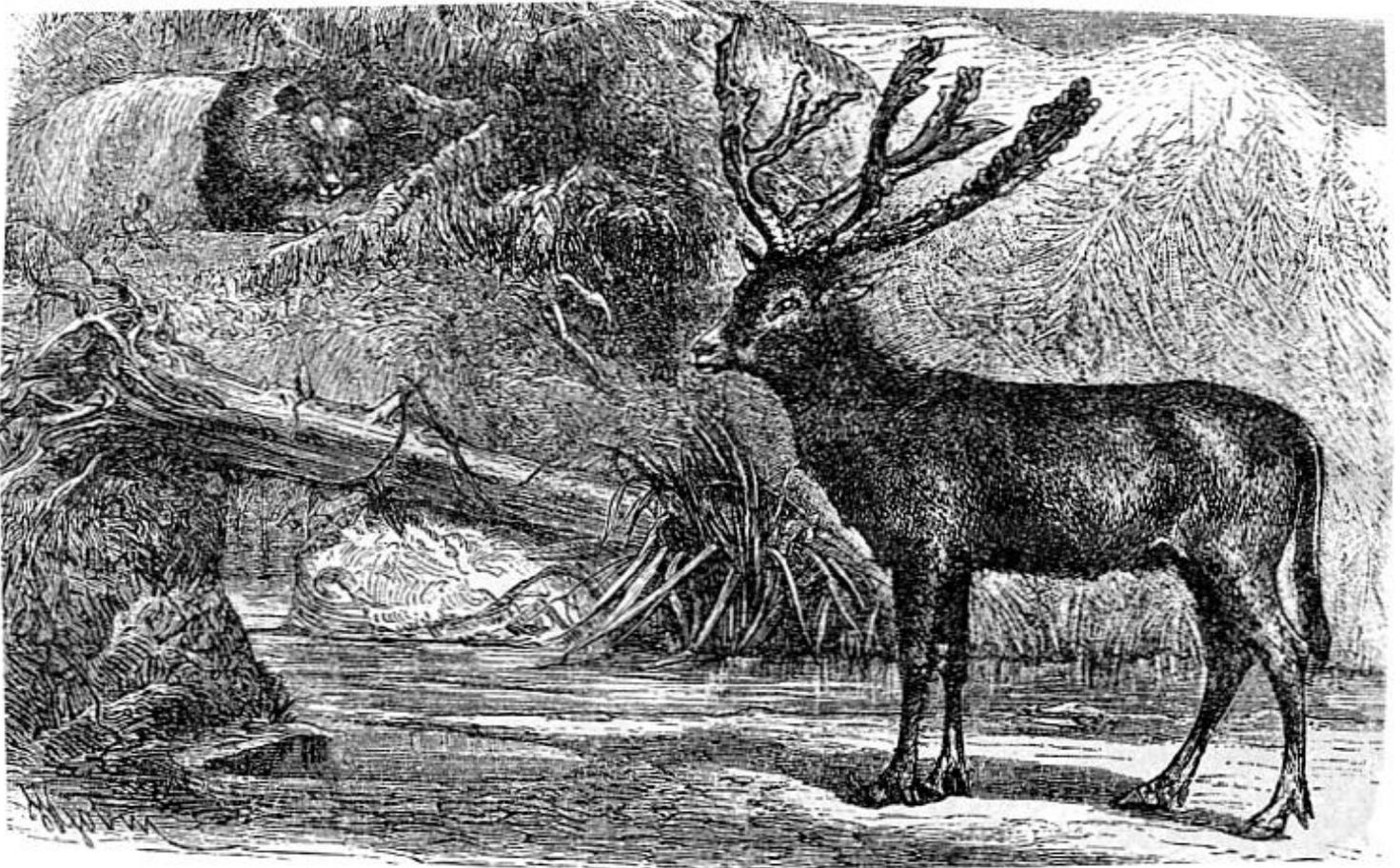


Felis scripta.

Carnassier découvert par Armand David.

Une autre découverte importante de la région thibétaine où j'ai pu séjourner pendant neuf mois, c'est cet ursidé étonnant, dont j'avais envoyé la diagnose qui a paru dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences, sous le nom d'*Ursus melanoleucus*, et pour lequel on a dû créer un nom générique nouveau. L'*Ailuropus melanoleucus* paraît être d'une rareté extrême dans les régions très limitées qu'il habite ;

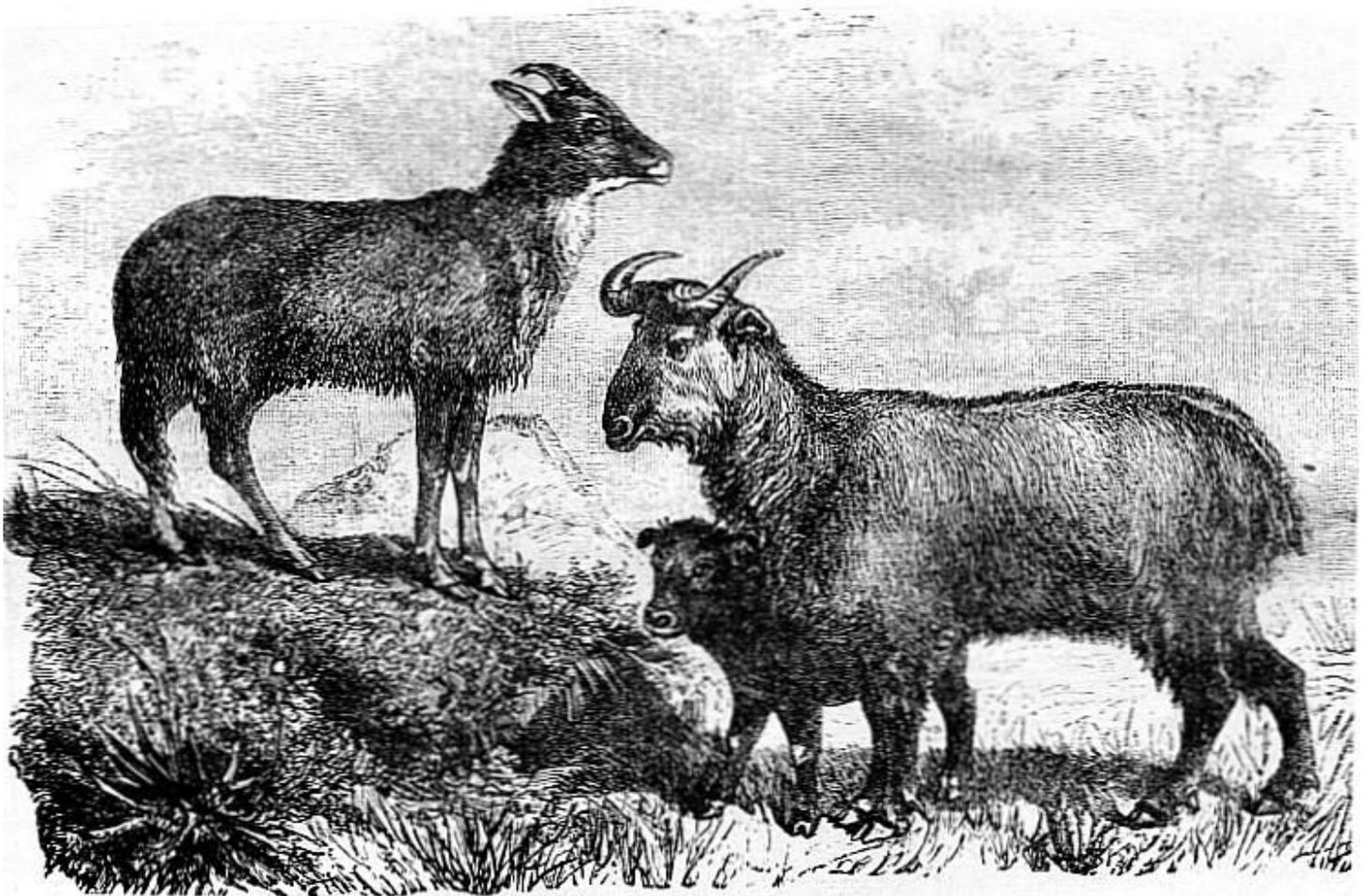
et tous les musées du monde envient à notre Jardin des Plantes le privilège de posséder les quatre seuls exemplaires que je suis parvenu à me procurer.



Ailuropus Melanoleucus. Elaphurus Davidianus.
Ours bicolore et cerf à longue queue, découverts par Armand David.

C'est là encore que j'ai rencontré le *Nectogale elegans*, nouveau genre d'insectivore aquatique, dont le pelage prend toutes les nuances de l'arc-en-ciel, quand ce joli animal est immergé ; ainsi que plusieurs autres formes inconnues de ce petit groupe si intéressant.

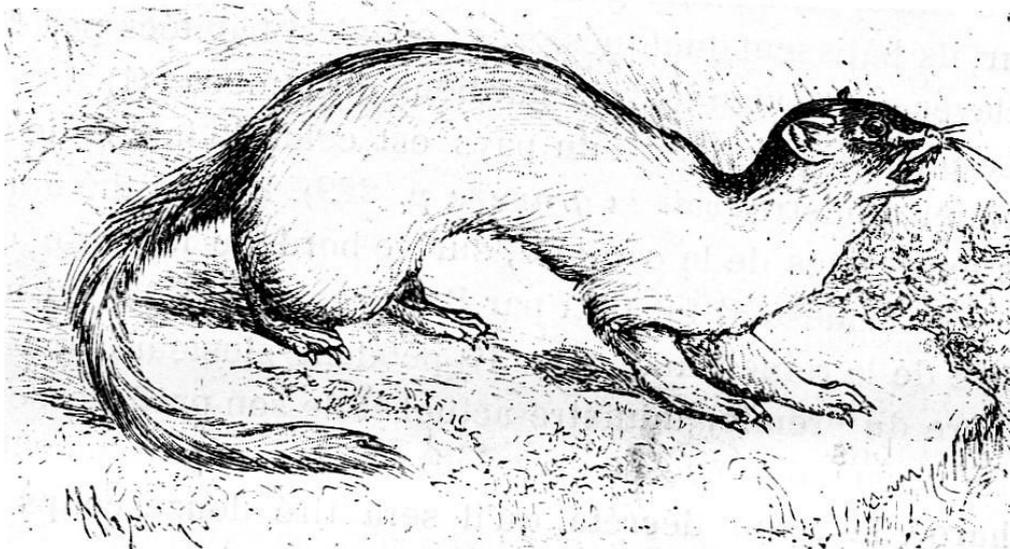
C'est aussi dans ces forêts élevées de Moupinn que j'ai obtenu le *Budorcas* (voir la gravure ci-dessous), gros ruminant d'un gris blanc, dépourvu de queue apparente et portant de terribles cornes dont les larges bases se touchent sur son front. Les chasseurs du pays redoutent, à l'égal du tigre, cette bête qu'ils appellent bœuf sauvage, et qui, malgré sa forte taille, chemine parmi les rochers les plus escarpés avec la légèreté de notre chamois.



Capricornis caudatus. Budorcas taxicola.
Antilopes de montagne découverts par Armand David.

Enfin, je dois dire que j'ai parcouru la plupart des provinces de la Chine, et que presque tous les districts où je suis allé m'ont fourni quelque nouveauté plus ou moins précieuse, en mammifères, comme dans les autres branches. Il serait oiseux de les énumérer ici ; qu'il me suffise de noter que, depuis plusieurs années, nos jardins d'acclimatation nourrissent un nouveau genre de cerf, remarquable par ses larges pattes et par sa longue queue et qui a été nommé *Elaphurus Davidianus*.

C'est une espèce qui est en voie d'extinction en Chine. Il convient d'observer que, dans cette section des vertébrés, ce sont les groupes des *Carnassiers*, des *Insectivores* et des *Rongeurs* surtout (le seul genre *Mus*, rat, m'a donné vingt-sept espèces) qui m'ont fourni le plus fort contingent de nouveautés ; et que, outre les espèces tout à fait inconnues, mes recherches ont procuré au Muséum beaucoup d'autres quadrupèdes qui n'y étaient pas encore représentés.



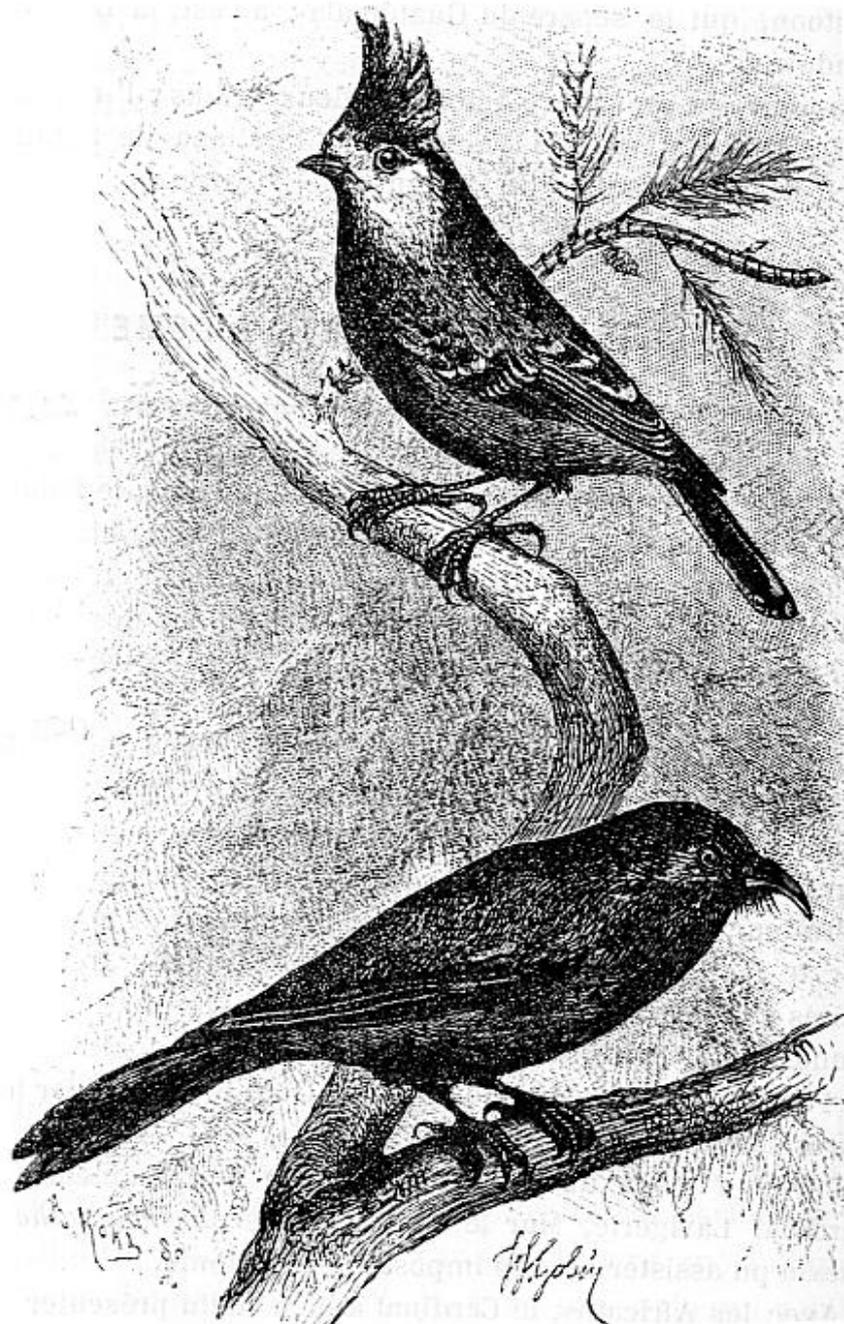
Putorius davidianus.
découvert par Armand David.

Au dernier chapitre de mon troisième voyage, traitant de la distribution géographique des animaux de la Chine, j'ai fait mention de deux cents espèces de mammifères ; et je note que, dans ce nombre, il y en a à peine cinq ou six en dehors des espèces domestiques qui paraissent identiques avec leurs représentants de notre Europe : c'est là un fait très significatif.

VI

^{p88.246} Pour ce qui concerne les oiseaux (que j'ai toujours affectionnés particulièrement), c'est moi-même qui ai dû me charger de faire la description et l'histoire de tous ceux dont j'ai reconnu l'existence dans l'Empire chinois. Je me suis aidé, pour les détails accessoires, de la bienveillante collaboration d'un professeur du Muséum. M. G. Masson a édité avec une élégance particulière ce travail assez volumineux, qui fait connaître *huit cent sept espèces* vivant en Chine ou y venant régulièrement. L'ouvrage est ^{p88.247} accompagné d'un [atlas de cent vingt-quatre planches](#), où j'ai fait figurer les espèces, soit nouvelles, soit caractéristiques de la faune orientale.

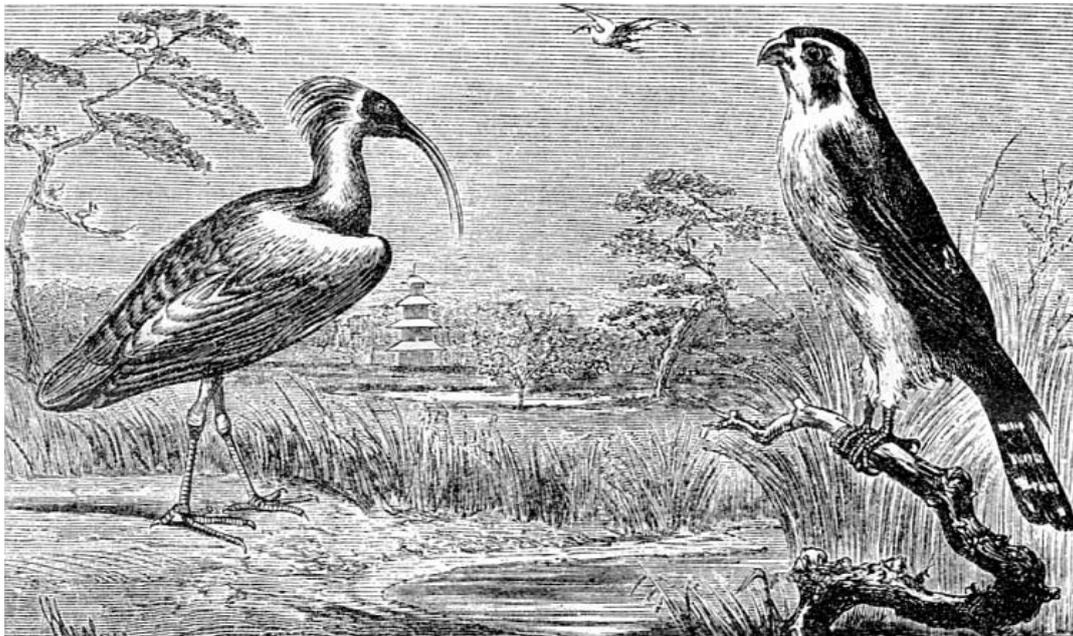
Les ornithologistes savent que la plupart de ces oiseaux ont été procurés par mes soins à nos galeries nationales, et qu'un bon nombre d'entre eux constituent des nouveautés.



Machlolophus rex. Pterorhinus Davidi.
Oiseaux découverts par Armand David.

Je n'entreprendrai pas ici de les passer en revue ; mais, pour ne parler que du groupe bien connu des gallinacés, je nommerai comme les plus remarquables parmi mes acquisitions : le [grand Lophophore du Thibet](#), qui vit à des hauteurs dépassant 4.000 mètres ; les trois [Crossoptilon](#) connus, dont l'un est blanc, l'autre bleu, et le troisième noir et blanc ; deux [Tragopans](#) portant un grand rabat multicolore à la gorge et ayant la tête ornée de deux cornes très minces, bleues et

charnues ; deux [Eulophes](#), faisans huppés, qui passent pour être le gibier le plus apprécié des gourmets ; le Faisan vénéré, dont la queue s'allonge jusqu'à deux mètres, et qui n'était jusqu'alors connu en France que par une plume caudale ; l'élégant [Faisan Amherst](#), devenu maintenant, comme le précédent, un oiseau commun dans les parcs, mais qui était naguère une rare nouveauté ; la [Tétraopase](#), qui constitue un genre nouveau de phasianide, à couleurs sombres et vivant toujours sous les bois ; deux [Ithagines](#) nouvelles, à plumage gris élégant et étrangement varié de vert pré et de cramoisi et dont la patte est armée de deux ou trois éperons aigus, etc.



Ibis sinensis. Hiérax davidis.
Oiseaux découverts par Armand David.

Tous ces beaux oiseaux et des centaines d'autres de même source sont étalés dans les armoires du Muséum, qui contiennent d'ailleurs tant de richesses ornithologiques ! Quelques-uns d'entre eux, suivant un usage en vigueur parmi les naturalistes, ont reçu pour nom spécifique celui du découvreur. C'est ainsi qu'il y a le *Cygnus Davidi*, très rare cygne à pattes rouges, décrit par l'anglais Swinhoe, et le [Pterorhinus Davidi](#) (ci-dessus), sorte de moqueur très intéressant que j'ai capturé dans les montagnes de Pékin ; il y a encore le [Syrnium Davidi](#), rapace nocturne du Thibet, décrit par M. Sharp, du British Museum. L'illustre professeur de la Sorbonne, M.

H. Milne-Edwards a voulu aussi attacher mon nom à deux espèces nouvelles qu'il a décrites : *Carpodacus Davidianus* et [Oreopneuste Armandi](#).

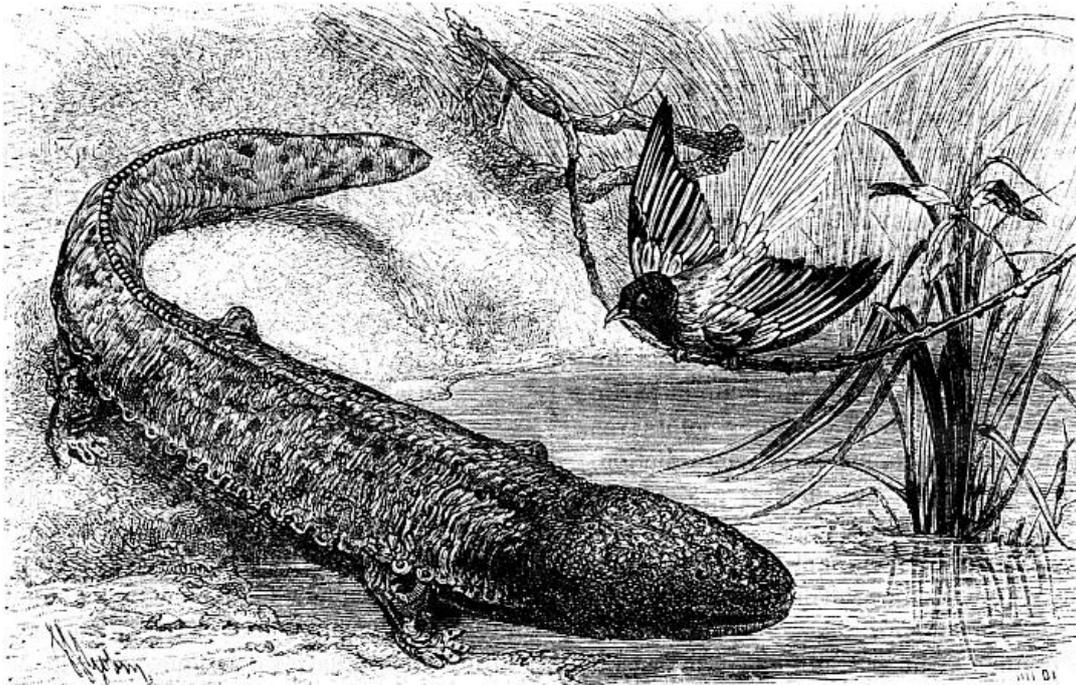
Une chose qui étonnera sans doute beaucoup de lecteurs, c'est que, parmi les huit cent sept oiseaux chinois que j'énumère dans mon ouvrage, on n'en verra point figurer quelques-uns qui passent pour les plus communs chez nous. Ainsi, la Chine ne connaît pas notre moineau, notre pinson, notre chardonneret, notre linotte ; le rossignol et le rouge-gorge n'y existent pas, non plus qu'aucune de nos aimables fauvettes ; les merles et les grives y sont tout différents, de même que les mésanges et les corbeaux, etc. Et, à ce sujet, je dirai que j'ai noté dans plusieurs de mes écrits qu'il n'y a qu'un cinquième des oiseaux chinois qui se retrouvent en Europe ; et la plupart de ceux-là n'y font qu'une apparition irrégulière. J'ai aussi écrit, comme digne de remarque, que, parmi les oiseaux qui sont communs aux deux extrémités de l'Ancien Monde, le contingent le plus fort est fourni par les *Rapaces diurnes*, les *Gros Becs* et surtout par les oiseaux aquatiques (palmipèdes et échassiers) ; tandis que les gallinacés orientaux, les insectivores et les rapaces nocturnes ne nous offrent presque aucune espèce semblable dans notre Occident.

Je veux encore transcrire textuellement une observation que j'ai consignée ailleurs, avec les déductions que j'en tire et qui ne seront pas peut-être du goût de tout le monde. Un fait digne d'être remarqué, c'est que certains groupes d'oiseaux se trouvent cantonnés dans certaines limites où ils sont représentés par de nombreuses espèces voisines entre elles et paraissant remplir dans les mêmes lieux des rôles exactement identiques, tandis qu'ils manquent totalement sur tous les autres points de la Terre, où il leur serait tout aussi possible de vivre, et cela, sans qu'ils soient représentés là par des espèces équivalentes. Ainsi, la riche et admirable tribu des Phasianides possède plus de quarante espèces, toutes groupées autour du massif thibétain, tandis qu'il n'y a aucun de ses membres dans tout le reste du monde. Ainsi encore, c'est par trente et quarante qu'il faut compter les espèces de la famille des Cratéropodes qui

vivent en Orient et y sont très abondants en individus, lesquels pourtant n'ont aucun de leurs parents dans notre Europe. Après ces faits, et beaucoup d'autres semblables que nous connaissons, pourrions-nous croire qu'un si grand nombre d'espèces voisines entre elles aient ^{p88.248} été créées *ab origine* telles qu'elles sont maintenant et qu'elles aient été placées toutes réunies dans les mêmes régions de la Terre, malgré l'identité de l'organisation des mœurs et du rôle à remplir et en laissant ainsi manquer de leurs représentants tout le reste du monde ? N'est-il pas plus raisonnable d'admettre que les types principaux des animaux et des plantes étant une fois apparus sur la surface de la Terre, quand et comme il a plu à Dieu (ce qui sans doute sera toujours un mystère pour l'homme), ils ont subi de lentes modifications qui les auront peu à peu divisés en variétés, en races, en espèces... lesquelles auront continué à se propager et à se répandre autour des lieux de leur origine ? Nous comprendrions alors pourquoi, par exemple, l'Amérique possède plus de quatre cents espèces de colibris, quand il n'en existe pas une seule dans tout le reste du monde tropical, où ces mignonnes créatures trouveraient à vivre tout aussi bien, etc. Les personnes qui ont étudié la nature un peu en détail savent que toutes les classes du règne animal pourraient fournir des faits analogues et donner lieu aux mêmes réflexions.

VII

L'étude des reptiles, des batraciens et des poissons, que j'ai récoltés un peu partout, dans mes voyages à travers le vaste Empire, a été faite surtout par M. Duméril, le docteur Sauvage et M. E. Blanchard. C'est ce dernier savant, membre de l'Institut, qui a décrit devant l'Académie des Sciences, sous le nom de *Sieboldia Davidiana*, une gigantesque salamandre, voisine de celle du Japon, que j'ai rapportée des confins du Koukounoor, où elle vit de poissons et de crabes dans les fraîches eaux des ruisseaux (voir la gravure ci-dessous). On sait qu'une grande salamandre, plus ou moins analogue à celle-ci, a été jadis déterrée dans les terrains tertiaires d'Allemagne, et qu'on avait pris son squelette pour celui d'un homme fossile !



Sieboldia Davidiana. Tchitréa Incei.

Salamandre gigantesque et oiseau découverts par Armand David.

Dans la classe des *Mollusques*, je n'ai guère eu la possibilité de me procurer que les espèces terrestres et les fluviatiles, lesquelles sont en Chine d'une rareté étonnante. Néanmoins, dans mes différentes collections, le savant M. Deshayes, le Nestor de nos malacologistes, a pu compter et décrire une centaine d'espèces nouvelles.

Mais c'est, sans comparaison, le monde des *Insectes* qui m'a donné le plus de nouveautés, et cela dans tous les groupes ! Et cependant, je dois le dire, ce que je me suis procuré, ce que j'ai envoyé en Europe n'est qu'une minime portion des richesses entomologiques que renferme la Chine. MM. Blanchard, Lucas et Poujade, du Muséum, ainsi que M. H. Deyrolle et d'autres, ont étudié une partie des animaux articulés que j'y ai capturés ; mais les coléoptères ont surtout été décrits par l'infatigable M. Fairmaire, notre ancien président de la Société entomologique de France, dont les ouvrages sont dans les mains de tous les naturalistes, et la plupart de mes lépidoptères connus du public, ont été décrits et figurés par M. Oberthur, de Rennes, qui possède les collections les plus riches qui existent en France et peut-être au monde !

Et, à propos des insectes, qu'il me soit permis de faire observer que, sans compter cet effet d'admiration et de reconnaissance que la vue *en détail* des œuvres du Créateur doit naturellement produire dans les âmes bien faites, l'étude précise et comparative de cette incroyable multitude de petits êtres vivants, offre au penseur un moyen commode et efficace pour l'intelligence de plusieurs importants problèmes relatifs & la distribution géographique et géologique des espèces animales.

On se convaincra de cela en lisant le magistral ouvrage de M. A. R. Wallace, intitulée *Geographical distribution of animals*. Aussi, les vrais naturalistes apprécient-ils toujours les collections, soignées et bien annotées, qui leur viennent des pays étrangers, lesquelles deviennent entre leurs mains, ce que sont les médailles antiques pour l'historien et les chiffres pour les mathématiciens. Il est bien vrai que, parfois, un amateur d'insectes se passionne pour ses bestioles du même genre d'affection que d'autres ont pour les timbres-poste, sans y voir plus loin ! Mais, même dans ce cas, son innocent passe-temps aura la chance d'être utilisé par un homme à esprit synthétique et sachant vraiment lire dans le livre de la nature. Dans tous les cas, à la vue de toutes ces merveilleuses petites créatures, de ces superbes coléoptères, de ces papillons splendides, qui n'ont rien à envier aux plus riches gemmes, on ne pourra pas retenir son admiration et s'empêcher de s'écrier : *Multa fecisti... Domine... mirabilia tua !*

Il n'est pas inutile de noter que, dans la classe des insectes, plus encore que dans les autres, il y en a un bon nombre qui ont été appelés des noms des missionnaires qui les avaient envoyés ; ainsi, il y a : *Cicindela Desgodinsii*, *Carabus Delavayi*, *Cychrus Davidi*, *Nebria Chaslei*, *Enoplotrupes Largeteani*, *Donacia Provosti*, etc., pour les Coléoptères ; et dans les papillons : *Anthocharis Bieti*, *Armandia Thaidina*, etc. ; et parmi les nouveautés venues de l'Amérique, nous voyons aussi : *Casnonia Sipolisii*, *Sphænognathus Gaujoni*, etc.

VIII

p88.258 Maintenant, passons au règne végétal, et disons tout d'abord que le premier ouvrage important que l'on possède sur la flore chinoise vient d'être terminé ces jours-ci (7 janvier 1888), et publié chez M. Masson, sous le titre de [*Plantæ Davidianæ*](#).

Il a été imprimé aux frais de l'État, et il forme deux volumes in-4° illustrés de [45 gravures](#) très fines, comprenant l'énumération raisonnée et méthodique des plantes contenues dans mes herbiers, avec les descriptions des espèces nouvelles. M. E. Bureau, notre savant professeur de botanique au Muséum, avait confié ce travail de longue haleine à M. A. Franchet, l'auteur de l'excellente *Flore du Loir-et-Cher*, bien connu pour son grand ouvrage sur les végétaux du Japon, etc., lequel l'a exécuté sur mes notes et d'après les types provenant de mes recherches.

J'ai écrit dans la [préface](#) du premier volume :

« Mes herbiers ne renferment qu'une faible portion des plantes de la Chine. Cependant, comme j'ai été longtemps attaché à la mission de Pékin, je crois pouvoir dire que j'ai réussi à me procurer la majeure partie des espèces végétales du nord de l'Empire et des contrées mongoles adjacentes ; tandis que les herbiers que j'ai formés dans le centre-ouest ne doivent être considérés que comme des échantillons de la végétation de ces riches provinces.

Malgré cela, j'ai eu la satisfaction de voir que les botanistes ont rencontré dans ces collections un bon nombre de nouveautés plus ou moins intéressantes, qui sont venues s'ajouter à celles que la science devait déjà aux recherches des Anglais et des Russes presque seuls.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans des détails sur la végétation de l'immense Empire du Milieu. Ceux qui auront l'occasion de parcourir les planches du *Plantæ Davidianæ* dues au pinceau de M. d'Apreval, pourront sans fatigue faire la connaissance de quelques-unes des espèces nouvelles : [Clematis Armandi](#), [Epimedium Davidi](#), [Berberis Sanguinea](#), [Lonicera Ferdinandii](#), [Abies Davidiana](#), etc. Mais c'est le

Davidia involucrata, de Bâillon, qui constitue ma découverte botanique la plus extraordinaire (ci-dessous), non seulement comme espèce et comme genre, mais même comme famille. C'est un assez grand arbre, à inflorescence très anormale, et pour l'introduction duquel un amateur anglais vient d'offrir un prix extravagant.



Davidia involucrata.

Dans mes observations de cette même préface, comme dans plusieurs autres écrits, j'ai dit deux choses qui méritent d'être notées ici :

1° Nos plantes européennes ne figurent en Orient que dans une proportion minime : le genre *trèfle*, si riche en espèces dans notre

Occident, manque totalement en Chine ; de même, il n'y a là aucune bruyère, aucun genêt. Par contre, on y trouve certaines espèces qui n'ont leurs congénères que sur le sol américain : *Pavia*, *Catalpa*, *Bignonia*, *Aralia*, *Dielytra*, et plusieurs autres dont les représentants n'existent plus chez nous (spontanément) qu'à l'état fossile.

2° La Chine septentrionale, remarquable par son climat sec et régulier, ayant un hiver froid (moyenne d'Upsal) et un été très chaud (moyenne du Sénégal), nourrit une végétation assez pauvre et peu variée, relativement au midi et surtout à l'ouest de l'Empire. Le nombre des *Phanérogames* que j'ai récoltés au nord ne dépasse pas le total de 1.500 espèces, et je doute bien que les recherches ultérieures augmentent beaucoup ce chiffre.

*

Enfin, il faut bien que je dise rapidement ce que j'ai essayé de faire pour la géographie et la géologie. Indépendamment de plusieurs Rapports parus çà et là et de mon troisième Voyage, les *Archives du Muséum* ont publié en grande partie les relations de ma première et de ma deuxième exploration. Ces volumineux écrits sont de simples *Journaux de voyage*, destinés aux professeurs du Jardin des Plantes et à quelques amis, où je consignais jour par jour tout ce que je jugeais digne de fixer l'attention, au point de vue des conditions zoologiques, botaniques, géologiques et géographiques, dans les immenses régions que j'ai parcourues pendant les cinq ans qu'ont duré mes recherches officielles. Naturellement, j'y ai mêlé un peu l'histoire de nos incidents de route, ainsi que des observations sur divers sujets moins techniques. Outre les cartes itinéraires que je traçais à mesure que je voyageais, et qui ont été aussi publiées, réduites mais exactes, par la Société de Géographie, je me suis toujours appliqué à indiquer de mon mieux la nature des terrains des pays traversés, en donnant les détails géologiques, en mesurant les altitudes intéressantes et, pour cela, gravissant moi-même les montagnes jusqu'au-delà de cinq mille mètres parfois ; en décrivant la direction et l'importance des fleuves et des chaînes montueuses ; en indiquant des villes et des contrées peu connues

et même complètement nouvelles pour les géographes ; en signalant des industries, des mines de houille et de métaux ; en recueillant des fossiles et des spécimens de minéraux, etc. ; toutes choses qui, en attendant mieux, pouvaient être utilisées par les savants, mais qui, on doit bien le supposer, m'ont coûté des peines peu ordinaires...

Je puis ajouter ici que c'est dans mes écrits, dont il ne connaissait qu'une partie, que M. Élisée Reclus a puisé plusieurs de ses renseignements sur l'Empire chinois, qui figurent dans le septième volume de sa *Géographie universelle*, et spécialement ce qui concerne l'histoire naturelle. Il est grand dommage qu'il n'ait pas eu à sa disposition les *Archives du Muséum*, malheureusement si peu répandues, où je parle de bien des pays et d'objets que personne n'avait signalés encore ! Il en est de même pour le baron de Richthofen, dont le magistral ouvrage sur la géologie de la Chine est en cours de publication.

IX

Après avoir donné une idée de ce que j'ai tâché de faire dans chacune des branches de l'histoire naturelle, je veux prendre la liberté de citer quelques extraits de mes premiers écrits, qui peut-être ne seront pas dépourvus de tout intérêt pour nos lecteurs ; je laisse de côté les détails techniques.

Voici comment je parlais de mon œuvre, dans ma première relation :

« En terminant ce long préambule, je me permets encore quelques explications, en faveur des personnes pieuses qui se trouveraient étonnées de voir qu'un missionnaire apostolique consacre à des travaux profanes une part si considérable de son temps... Ce n'est pas, en effet, pour m'occuper d'histoire naturelle, et moins encore pour entreprendre des voyages d'exploration scientifique, que je suis venu en Chine ! Ma grande ambition était de partager, dans la mesure de mes forces, les travaux ordinaires des missionnaires qui, depuis trois siècles, s'efforcent de gagner à la civilisation chrétienne les innombrables populations de

p88.260 l'Extrême-Orient,.. Mais, d'abord, toutes les sciences qui ont pour objet les œuvres de la création tendent à la gloire de leur auteur : elles sont louables en elles-mêmes et saintes dans leur but. Connaître la vérité, c'est connaître Dieu !... Et ensuite, mes supérieurs ont trouvé convenable que, en vue d'une utilité indirecte pour la religion, je m'adonne pendant quelque temps à ces travaux spéciaux qui sont désirés par le gouvernement qui nous protège.



Portrait du guide Sambdatchiemda
d'après un dessin de Gabriel Devéria.

J'ai déjà dit que c'est en Mongolie qu'a été dirigée ma première exploration. J'y ai eu pour guide Sambdatchiemda (voir la gravure ci-

dessus), le fameux ex-lama illustré par les égayants récits de M. Huc. Voici ce que je trouve écrit à son sujet dans mon journal de voyage.

« Mon quatrième compagnon d'expédition est arrivé hier au soir ; c'est Sambdatchiemda, le célèbre guide au Thibet de nos confrères, MM. Huc et Gabet. Il a maintenant une trentaine d'années de plus qu'à l'époque du grand voyage, mais il est encore plein de vigueur et ne demande qu'à courir de nouvelles aventures. C'est un naturel insouciant, mais franc et droit, et aussi sincère qu'il est entêté. Il n'a rien du Chinois que les habits, ayant jadis quitté ceux de lama pour se faire chrétien et habiter avec ses nouveaux coreligionnaires à Siwan, où on le nomme *Tchy-lama*... Il est inutile de remarquer que c'est avec un grand empressement que nous questionnons notre futur guide sur son aventureux voyage avec ses pères spirituels... Et c'est avec une véritable satisfaction que nous lui entendons confirmer la plupart des narrations, aux allures un peu poétiques, de notre confrère toulousain. Tout y est vrai, sauf quelques anachronismes sans conséquence et quelques confusions de géographie et d'histoire naturelle, que les hommes de notre profession ne sont pas censés connaître à fond.

C'est, du reste, l'opinion qui a fini par prévaloir, par rapport à M. Huc, même chez ses adversaires ; le colonel anglais, M. Yule lui-même, vient de rendre une tardive mais éclatante justice à sa bonne foi et à sa véracité, dans la longue introduction du [Voyage de Prjévalski au pays des Tongoutes](#) (1880).

Je trouve, sous la rubrique du [29 juillet](#) du même voyage, quelques autres détails qui complètent le portrait du Sambdatchiemda :

« Notre guide reconnaît ces lieux (*Ourato*) ; il y a séjourné deux ans, me dit-il, jadis à l'époque où il était le disciple d'un vieux lama médecin. Un mongol de la localité, qui n'avait pas d'enfants, avait cherché à se l'attacher pour lui laisser en héritage sa tente et son troupeau : grande tentation pour un

jeune homme dépourvu de fortune ! Mais ce cœur ferme et religieux en triompha, et le novice continua à porter la robe violette du lama... Plus tard, la Providence lui fit rencontrer notre confrère, M. Gabet, qui, outre le chinois, connaissait le manchou, le mongol et le thibétain. Celui-ci l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et le convertit définitivement. Le *Tchy-lama* n'était encore que catéchumène quand il suivit MM. Gabet et Huc dans leur vertigineux voyage à travers la Mongolie et le Koukounoor, jusqu'à la capitale du Thibet... Après le renvoi des missionnaires de Lhassa et leur exil à Canton, Sambdatchiemda retourna seul dans la chrétienté de Siwan et y reçut enfin le baptême... Il est maintenant un exemplaire et brave chrétien ; mais il conserve toujours quelque prédilection pour la vie nomade. Il est resté pauvre, vit au jour le jour, sans grands soucis et comptant sur la Providence ; il n'a pas su profiter des occasions que lui ont offertes plusieurs fois les missionnaires pour améliorer sa position... Il est de taille moyenne, admirablement bien fait, droit, robuste, d'un air simple, loyal et joyeux qui inspire la confiance. Mais un petit bout de nez rond, habituellement rouge, ferait soupçonner que la boisson alcoolique ne lui fait pas horreur !

*

Dans un autre endroit de cette première excursion, je donne, sur Pékin et ses alentours, des [renseignements](#) qui peuvent avoir de l'intérêt :

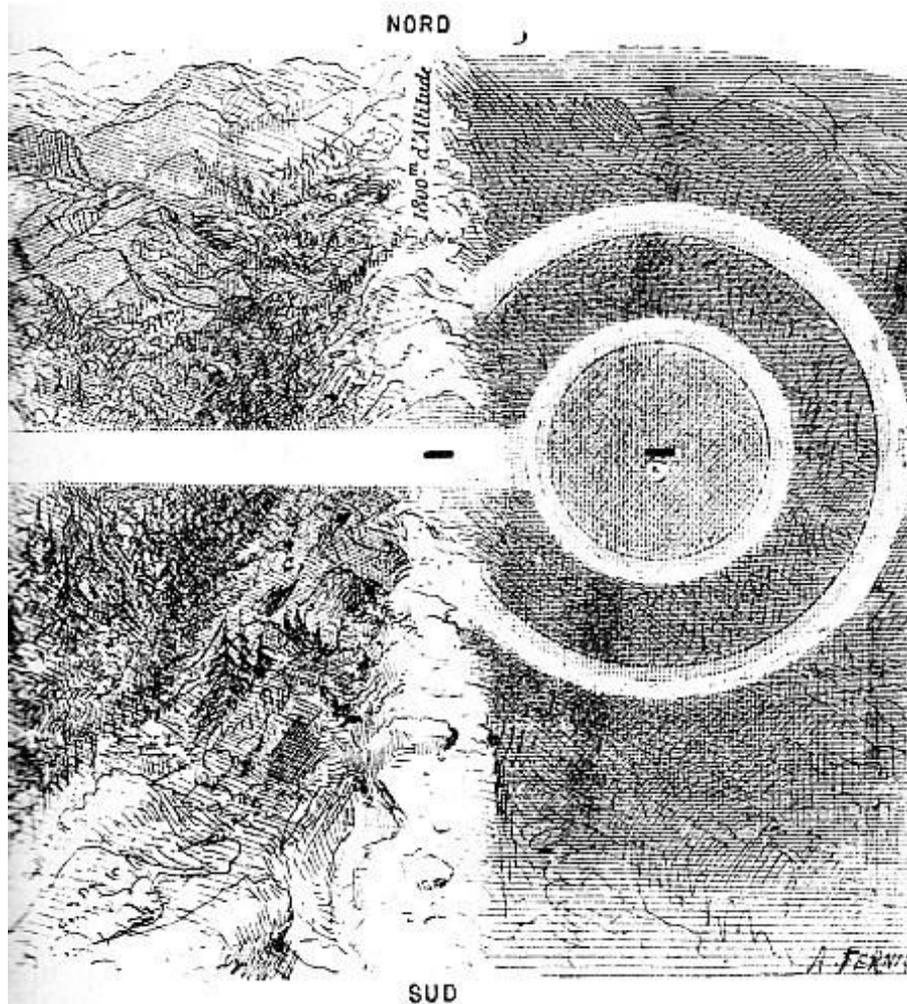
« Les montagnes, de médiocre hauteur et toutes déboisées qui terminent notre plaine au nord et à l'ouest, et qu'on aperçoit du haut des remparts de la ville, voilées le plus souvent sous une légère vapeur bleuâtre qui les fait confondre avec l'horizon, consistent principalement en calcaires, en grès et en conglomérats, appartenant surtout à la formation carbonifère et à la dévonienne, ainsi qu'en granits et en porphyres de plusieurs âges. Et à propos de charbon, je dois noter ici un fait curieux et qu'on a peine à croire : le sol de la ville de Pékin, comme celui

de toutes les villes anciennes, est notablement plus élevé que le niveau de la campagne. Il provient principalement des cendres et des scories des foyers qui sont exclusivement alimentés par les charbons minéraux, mêlés d'une certaine quantité de terre argileuse, pour faciliter la combustion. Or, pendant une bonne partie de l'année (la saison sèche, ^{p88.261} huit ou dix mois), on voit des hommes occupés à *vanner* attentivement cette terre réduite en poussière par la roue des charrettes, et ces hommes ne sont pas des plus misérables de la population. On prétend que c'est le diamant qu'ils trouvent ainsi en pleine capitale ! Les gemmes qu'on y prendrait seraient fort petites, me dit-on, et ne se vendraient qu'aux raccommodeurs de porcelaine, comme pierres à percer. Les Chinois ne confondent pas le diamant avec le cristal de roche, qu'ils savent très bien être caractérisé par ses six faces.

Voici maintenant, pris sur un autre point, un rare incident de voyage :

« C'était la crête allongée d'une haute montagne (1.800 mètres d'alt.), que je suivais vers le soir, après une journée de marche très fatigante. Un orage avait eu lieu, sans qu'il fût tombé beaucoup de pluie ; mais les nuages s'étaient abaissés et comme reposés sur les innombrables pics qui s'étendaient au loin sous mes pieds. C'était un spectacle admirable ! On aurait dit une immense mer d'un blanc argenté, ou mieux, une plaine couverte d'énormes flocons de coton et se déroulant à perte de vue sous l'azur d'un ciel immaculé. J'étais en admiration devant ce grandiose coup d'œil, malgré mon état d'épuisement ; car j'avais marché tout le jour sans presque prendre de nourriture. Mais un autre spectacle m'était réservé, bien plus beau encore ! Peu à peu, toute cette mer de brouillards commença à se mouvoir et à se fendre çà et là : les flocons redevenaient des nuages. Ils montèrent lentement et bientôt ils se trouvèrent à ma hauteur et à ma droite. Je cheminai du sud au nord. Le vent

soufflait de l'ouest dans la même direction que les rayons solaires et la masse nuageuse s'arrêtait là, net, à la hauteur de la crête de la montagne, ne pouvant passer outre à cause de la brise, de manière que j'avais alors, d'une part, un brillant soleil s'inclinant à l'horizon, tandis qu'un amas de nuages opaques s'étendait du côté opposé. Dans cette position, l'image de ma personne, projetée sur cette blanche muraille, apparaissait entourée de deux brillants arcs-en-ciel, ou mieux deux cercles complets, où les rayons décomposés de la lumière se peignaient concentriquement et dans un ordre inverse ; le champ était jaune d'or. Ce phénomène dura près d'une demi-heure et l'auréole irisée m'accompagna le long de la montagne pendant tout le temps que le soleil resta encore sur l'horizon. Je n'ai pas besoin de dire si c'était beau !



Curieux phénomène météorologique.

Je rapporte maintenant un trait de mœurs païennes :

« J'ai vu dans une de nos maisons de la Sainte-Enfance, à Suen-hoa, une petite fille d'une douzaine d'années que, quelques mois auparavant, son père avait exposée dans un lieu désert et attachée à un arbre, afin qu'elle fût mangée par les loups ou qu'elle pérît de froid. Dieu n'avait pas permis que ce malheur arrivât : un de nos chrétiens, que le hasard fit passer par là, recueillit la moribonde et la mena à l'établissement de charité. Et qu'avait fait cette pauvre enfant ? Tout son tort était d'avoir perdu la vue par une amaurose subite et d'être devenue ainsi une charge pour sa famille. Il faut convenir qu'il n'y a pas beaucoup de cœur dans ces infidèles ! En peu de temps, les bons traitements déterminaient une rapide amélioration dans la maladie de cette intéressante enfant ; et, quand je l'ai vue, elle commentait à user de ses yeux assez bien pour assister & l'école et rivalisait avec ses compagnes d'application et de sagesse. La pauvre fille, qui était aussi exceptionnellement jolie et intelligente, sentait son bonheur et n'avait point l'air de regretter ses parents.

X

Je reproduis quelques détails peu connus sur [les lamas](#) :

« Les lamaseries sont fort nombreuses en Mongolie et relativement riches. On affecte de les bâtir à la thibétaine, c'est-à-dire que ce sont des édifices carrés, ayant parfois un deuxième et un troisième étage. Elles sont soigneusement blanchies à la chaux, ce qui contraste agréablement avec les sombres couleurs des tentes mongoles et des maisons chinoises, toujours bâties avec de la boue. Partout ici on rencontre des lamas, reconnaissables à leurs robes rouges ou jaunes et à leur tête rasée ; ils habitent, les uns les lamaseries, les autres leurs propres familles, où ils s'efforcent de pourvoir à leur subsistance par le commerce, etc., etc.

Outre les lamas hommes, il y a les *lamanesses*, dont le costume est de la même couleur : elles ont aussi la tête tondu et nue. Toutefois, les femmes ne se coupent les cheveux, pour embrasser la vie religieuse, que lorsqu'elles sont arrivées à un certain âge et qu'elles ont élevé leur famille. C'est par dévotion qu'elles se font lamanesses et dans l'espoir d'obtenir par la pénitence une heureuse transmigration de leur âme. Mais, pour les hommes, leur vocation est souvent déterminée par la volonté toute puissante de leur père, lequel, sachant que les pâturages ne se multiplient pas comme les hommes, voue généralement ses fils au lamanisme, à l'exception d'un ou de deux : c'est là une des causes qui contribuent à la dépopulation de la Mongolie.

Les rites lamanesques ont une ressemblance frappante avec les cérémonies de notre culte ; ainsi le Grand lama porte une sorte de mitre et une manière de chape ; dans les temples (*djao*), on sonne la cloche ou le tam-tam pour la prière trois fois par jour ; on y récite des prières au chœur ; les dévots roulent sans cesse des chapelets dans leurs doigts pour régler leurs oraisons, etc. Un lama du pays m'assure ^{p88.273} que, dans certains districts, les fervents pratiquent une sorte de confession de leurs péchés, après laquelle on leur impose des pénitences proportionnées aux fautes avouées. On peut admettre hardiment que le lamanisme (dont l'organisation ne remonte pas bien haut dans les siècles) a cherché à imiter les cérémonies de la religion chrétienne, qui a été prêchée en Orient dès les temps les plus anciens.

Ne quittons pas les lamas sans rapporter l'histoire piquante d'un pauvre [Grand lama](#) :

« Le soir, nous dressons notre tente au-dessous de la lamaserie d'Outhandjao, la plus renommée de tout l'Ourato. On m'assure qu'elle est habitée par plus de quinze cents lamas, qui vivent sous la conduite d'un Grand lama, considéré

comme un Bouddha vivant. J'apprends une curieuse histoire à propos du grand dignitaire actuel, lequel est non seulement le supérieur des autres lamas d'ici, mais encore le seigneur et prince de tout le pays d'alentour. Il est par conséquent fort riche et possède plus de mille chevaux et trois mille vaches, ainsi qu'un nombre considérable de chameaux et de moutons. En outre, les pèlerins viennent fréquemment lui faire des offrandes, en retour des prières et des bénédictions qu'il leur octroie, en langue thibétaine.

Il y a quelques années, le grand-lama précédent, ayant réuni une somme de trente mille onces d'argent (près de 250.000 fr.), se mit en tête d'aller offrir ce trésor, par dévotion volontaire, au suprême Bouddha vivant de Lhasa. En conséquence, il partit pour le Thibet, accompagné d'un nombreux cortège de lamas. Mais ceux-ci, regrettant de voir l'argent de l'Ourato s'en aller ainsi grossir les caisses du premier des Grands lamas, profitèrent du passage d'un fleuve pour jeter à l'eau leur supérieur et dérober son magot. Heureusement pour lui, le pauvre noyé, après avoir été emporté au loin par le courant, fut jeté évanoui sur la rive, et bientôt après, revenu à la vie et à lui-même, il reprit courage et put encore continuer son voyage jusqu'au Thibet, avec une caravane qu'il avait rejointe. Et, au bout d'une longue absence, il est revenu à son ancienne lamaserie, il y a deux ou trois ans... Mais, pendant qu'on le croyait mort, les lamas d'ici étaient allés à la recherche de l'enfant prédestiné chez lequel devait avoir transmigré l'âme du noyé ; en effet, ils avaient trouvé un jeune Mongol doué, paraît-il, de tous les signes auxquels on reconnaît la présence de Bouddha. Cet enfant fut porté à la lamaserie et reconnu pour être le vrai Grand lama. Un conseil de vieux religieux lui a été imposé pour lui enseigner les prières thibétaines et pour traiter toutes les affaires en son nom. Mais, quelle n'a pas été leur stupéfaction, quels n'ont pas été l'étonnement et le

désappointement de tous, quand on a vu reparaître un beau jour et tout vivant, l'ancien Grand lama qui demande à reprendre sa place ! Malheureusement pour lui, il a beau revendiquer ses droits, on ne l'écoute pas, et le nouvel élu n'entend pas quitter sa charge... Ça été un grand scandale dans toute la principauté ! Le pauvre vieux noyé, ne pouvant pas tenir devant tant d'iniquités et se sentant impuissant à gagner sa cause devant les tribunaux (où les plus riches ont toujours raison), s'est résigné à se taire et il s'est retiré dans une petite lamaserie éloignée, où il continue à vivre en simple religieux. On a pourtant condamné et mis à mort deux hommes qui étaient par trop clairement convaincus d'avoir attenté à la vie de leur supérieur.

J'extraits du même écrit une nouvelle inédite à propos du tombeau du fameux conquérant Genghiskan :

« J'apprends que les restes mortels de Tchenghis-Bogoto (son nom mongol) se conservent non loin d'ici, dans un lieu nommé Kia y-sen, ou pays des Ortous. Ils sont enfermés dans une grande caisse d'argent, que les Mongols ne montrent pas volontiers aux visiteurs. Le cercueil est toujours enveloppé d'étoffes précieuses ; de nombreux pèlerins viennent le baiser respectueusement et avec le cérémonial usité devant un empereur vivant. Il est placé non dans une lamaserie, mais dans une tente particulière, sous la garde d'un prince... On dit que cette caisse d'argent massif, après avoir été promenée dans plusieurs parties de la Mongolie, de peur qu'elle ne tombât au pouvoir d'ennemis avides, a été apportée ici et laissée définitivement, parce que ce pays des Ortous, par sa position et aussi à cause de sa pauvreté, est à l'abri de toute incursion hostile.

Qu'il me soit permis de terminer ces extraits de mon premier voyage, en reproduisant quelques mélancoliques réflexions que je vois écrites le jour de l'Assomption :

« Un ex-lama, un ex-bonze et deux exilés volontaires de la France, voilà les premiers chrétiens qui aient prié le vrai Dieu ici, et qui lui offrent le sacrifice de l'Autel pour que son règne arrive... Nous cherchons à relever notre courage par des pensées salutaires ; perdus que nous sommes dans cette vaste Mongolie, nous laissons notre cœur se transporter avec l'esprit au milieu de nos frères dans la foi ; nous pensons aux parents et aux amis, qui sont bien loin, mais qui ne nous ont pas oubliés. Nous nous joignons & eux, aujourd'hui particulièrement, par les aspirations communes ou par la prière, en offrant notre part d'hommages au Créateur de toutes choses... L'Assomption triomphale de la Mère Immaculée, après la résurrection du Fils de l'homme, est l'argument de la réhabilitation céleste de l'homme déchu, à qui Dieu n'a pas enlevé ce noble instinct d'apprendre et cette aspiration à posséder la vérité, sans limite et sans fin, que seule la pensée du ciel peut apaiser !... Qu'il se trouve dans le calme d'un monastère ou dans le tourbillon du monde, au milieu des splendides cathédrales d'Europe, ou perdu dans ces tristes solitudes du plateau asiatique, qu'il assiste aux pompes du culte catholique, ou qu'il soit entouré des futiles superstitions du paganisme, le chrétien convaincu et résigné s'avance d'un pas assuré vers son but suprême, par l'accomplissement constant de son devoir !...

XI

Mon exploration de Mongolie avait duré environ dix mois. La révolte des musulmans m'avait empêché de pénétrer dans le Koukounoor, et au-delà, comme c'était mon désir. Ces hauts plateaux mongols, où j'ai travaillé, ont une altitude moyenne de mille mètres ; la population y est très clairsemée et la faune et la flore y sont peu variées. Les animaux caractéristiques de cette région, que l'on a occasion d'apercevoir le plus souvent, sont l'*antilope jaune*, le *souslik*, sorte de petite marmotte analogue ^{p88.274} au *chien des prairies* d'Amérique, et des gerbilles ; sans compter la calandre blonde et ce curieux lézard à tête ronde

(*phrynocephalus*) qui se voit partout, roulant sa queue en cadence. Pendant l'été, on rencontre de grands espaces couverts presque uniquement, soit par des iris à fleurs bleues, soit par la réglisse (*glyc. échinata*), soit par des *caragana* épineux, soit par le *rosier jaune*. J'ai trouvé en Mongolie, à l'état sauvage, mais très rare, un joli arbre à fleurs, que les Pékinois cultivent comme plante ornementale (*xanthoceras sorbifolia*), et que j'ai réussi à introduire en France où il s'accommode bien de notre climat. C'est dans le cours de ce voyage que j'ai, le premier, acquis la certitude de l'existence du *chameau sauvage*, qui a été pris plus tard par le russe Prjévalski.

Je suis obligé de ne dire qu'un mot de mon deuxième voyage ; voici comment j'en donne une idée dans un [rapport](#) adressé au Muséum.

« Ma campagne d'exploration de la Chine occidentale a duré vingt-cinq mois. Mon intention eût été d'y consacrer trois ans, mais l'altération notable de ma santé m'obligea à l'abréger. Les distances que j'ai parcourues, cette fois, donnent un total de deux mille cinq cents lieues, et les courses quotidiennes de détail augmentent beaucoup ce chiffre...

C'est le pays thibétain des Mantze, appelé Moupinn, qui a fourni à mes recherches les collections les plus fructueuses. Protégés par leurs montagnes presque inaccessibles et entrecoupées de torrents impétueux, ces aborigènes, indépendants et jaloux, ne sont ni Chinois, ni Thibétains ; mais ils se rapprochent plus de ces derniers, ils forment un grand nombre de petits États séparés (plus de 80), ayant chacun une organisation et parfois une langue particulière. Chose singulière ! l'un de ces États a été, de temps immémorial, toujours gouverné par une femme. Les montagnes sauvages qui occupent toute cette région, comprise entre la Chine, le Thibet et la Mongolie, sont couvertes, çà et là, de forêts primitives : aussi, les animaux et les plantes que j'ai obtenus dans la principauté de Moupinn sont-ils la plupart nouveaux pour la science. Le sommet le plus élevé de ce district (cinq mille mètres d'altitude) offre la particularité de rester nu, en hiver, pendant que les régions plus basses sont couvertes de neige. Mais, non loin de

là, j'ai aperçu des hauteurs beaucoup plus considérables encore, qui sont revêtues d'un manteau de glace perpétuelle et que je regarde comme pouvant se comparer à ce que l'on connaît de plus élevé dans l'Himalaya ! Il ne m'a pas été possible de parvenir jusque-là.

Les péripéties de cette campagne de deux ans, dont j'ai aussi tenu le journal quotidien, furent signalées par des maladies graves qui, trois fois, mirent ma vie en danger. Mais, une douleur particulièrement poignante m'attendait à la fin, au moment où je pensais rentrer à Pékin et restaurer mes forces ; J'arrivai à *Tientsin* au milieu des massacres, de triste souvenir, dans lesquels j'aurais été compris sans un retard providentiel de notre bateau !

Il y a encore moins à m'arrêter sur mon troisième Journal de voyage qui, ainsi qu'il a été dit, a paru en librairie. Cependant comme, au milieu des renseignements d'histoire naturelle qui forment la majeure partie de cet écrit, ainsi que des deux précédents, il y a aussi des détails qui peuvent avoir leur intérêt pour les lecteurs des *Missions catholiques*, je signalerai quelques passages à l'attention : *massacre de Tientsin, mahométans chinois, destruction des forêts, estimation de la population, musique chinoise*, dans le premier volume ; et dans le deuxième volume : *nauffrage, la sainte Enfance, esprit des Chinois, falsification du thé, danger de mort*, etc.

En mettant ici fin à cette longue esquisse de *ma vie de naturaliste*, je me fais un devoir de justice de déclarer, encore une fois, que, si j'ai pu exécuter heureusement mes travaux et mes voyages d'exploration, je suis redevable de ce succès, en partie, au concours aussi généreux que bienveillant des missionnaires que je rencontrais un peu partout, et aussi à l'assistance dévouée des chrétiens indigènes, dont je portais le costume et parlais la langue, et à qui je prêtais à l'occasion les secours de mon ministère sacerdotal.

Laudate Dominum omnes gentes ! Soli Deo honor et gloria !

@

ÉPILOGUE

Nos lecteurs nous sauront gré en terminant la publication de ce travail trop court, hélas, de reproduire quelques-unes des appréciations des savants et des hommes les plus autorisés sur les services rendus à la science par M. David. Nous formulons de plus l'espérance d'être honorés souvent de la collaboration de ce missionnaire si distingué.

Quelques extraits des appréciations publiées par divers auteurs, français et étrangers.

Dans la onzième livraison de ses élégantes publications illustrées, M. Ch. Oberthür écrivait dernièrement (1886) :

« J'ai dit déjà toute mon admiration pour ces hommes d'élite qui, au milieu des plus rudes labeurs, dans un isolement auquel succomberaient les caractères les plus fortement trempés, trouvent assez de force pour s'intéresser aux sciences naturelles, alors même qu'ils sont aux prises avec les difficultés et les périls de l'heure présente. »

Et, dans sa neuvième livraison, il dit :

« Aucune branche des connaissances humaines n'est restée indifférente à ces hommes d'élite ; et bien que l'entomologie soit chose neuve pour la plupart d'entre eux, je puis dire que tous se sont mis à l'œuvre avec une bonne grâce, une vaillance et une intelligence auxquelles j'ai le devoir de rendre un public hommage.

Dans son sixième fascicule, s'occupant des découvertes récentes faites dans l'Extrême-Orient, il disait :

« Nous devons notre reconnaissance pour ce progrès scientifique, aux courageux efforts de nos missionnaires, qui ont pénétré jusqu'au centre du pays, et parmi lesquels M. David occupera toujours, pour l'importance de ses découvertes et la sagacité de ses observations, une place d'honneur.

Et, en parlant plus spécialement des recherches de M. David, M. Oberthür écrit dans sa deuxième livraison :

« L'un de ces missionnaires catholiques, M. l'abbé A. David, de la Congrégation de la Mission, a fait en Chine de nombreux voyages, que la Société de Géographie a récompensés par l'une de ses plus honorables distinctions. Naturaliste éminent, observateur expérimenté, explorateur infatigable, M. A. David a étendu ses études à toutes les branches de l'histoire naturelle. Recueillant à la fois des mammifères, des oiseaux, des insectes, des plantes et des minéraux, et bien souvent au prix de fatigues et de dangers inouïs, le savant voyageur a doté les galeries de notre Muséum national d'une immense quantité d'échantillons de la plus haute valeur scientifique. On reste confondu en pensant au zèle et à la science qu'il a fallu déployer pour faire de si importantes découvertes et rapporter en France tant d'animaux et de végétaux recueillis dans une région si éloignée. Et, comme Français, je me réjouirai de voir publier à la face du monde les découvertes de notre savant et intrépide compatriote.

De son côté, dans un discours très remarqué en faveur du protectorat des missions catholiques, qu'il prononçait à la Chambre des députés le 12 novembre 1882, l'éloquent Mgr Freppel a fait ressortir comme il suit ces travaux de M. A. David :

« Savez-vous à qui votre Muséum d'Histoire naturelle doit plusieurs de ses collections les plus précieuses ? Aux missionnaires lazaristes. Voici comment parle le doyen de la Faculté des Sciences, M. Milne-Edwards, dans un de ses rapports sur les travaux du Muséum :

« Nous avons trouvé dans M. A. David, membre de la Congrégation des lazaristes, un correspondant non moins actif qu'éclairé ; il a fait au Muséum plusieurs envois considérables, et l'intérêt des objets qu'il nous adresse est rehaussé par les notes qui les accompagnent. »

Depuis cette époque-là, les services rendus par l'infatigable missionnaire à la zoologie, à la botanique et à la géologie sont devenus plus nombreux encore et plus éclatants. C'est ce qui faisait dire à M. Blanchard, de l'Institut, dans un discours prononcé à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne :

« Les naturalistes ont fort admiré les travaux accomplis dans l'Extrême-Orient par M. Armand David ; ils n'ont pu se défendre d'un sentiment d'orgueil national à la vue des immenses richesses que ce courageux missionnaire a procurées à notre Muséum. On possédait à peine quelques notions sur les plantes et les animaux des vastes régions de l'Asie, que leur situation géographique rend particulièrement intéressantes ; l'abbé David y est allé, et maintenant nous possédons une grande partie de la flore et de la faune de ces contrées. »

Dans une étude qui a paru dans la Revue des Deux Mondes, le savant professeur du Jardin des Plantes termine par ces mots son compte-rendu des travaux de M. David :

« Ici s'arrêtera le récit des travaux de l'un des plus admirables explorateurs scientifiques que l'on puisse citer. Les collections formées par l'infatigable voyageur français sont immenses ; elles constituent aujourd'hui l'une des richesses de notre Muséum national, et depuis de bien longues années on n'avait reçu un trésor comparable. »

Voulez-vous savoir ce qu'on pense à l'étranger de ces travaux-là ? Voici le jugement d'Hartland, l'un des premiers naturalistes de l'Europe :

« Comme observateur et comme collectionneur, écrivait-il en janvier 1876 (*Petermann's geogr. Mittheilungen*), dans le domaine de la zoologie, de la botanique et de la géologie de l'Empire du Milieu, le mérite de M. David est hors de toute

comparaison, soit pour l'étendue de ses connaissances, soit pour la grandeur des résultats de ses travaux. »

Et ailleurs le même savant allemand dit :

« Les collections envoyées par le missionnaire français surpassent par leur quantité et par le nombre des espèces nouvelles tout ce qui a jamais été fait en ce genre par un seul homme, et leur valeur scientifique ne saurait être trop appréciée. »

Et, dans l'admiration que lui causent de tels travaux, le docteur Hartland, protestant et prussien, n'hésite pas à conclure, vers la fin de sa longue analyse, que les missionnaires méritent à juste titre le nom de pionniers de la civilisation.

Nous pourrions reproduire plusieurs autres appréciations tout aussi élogieuses, écrites en langue étrangère. Contentons-nous d'indiquer seulement l'analyse en soixante pages et très bien faite, des trois voyages de notre missionnaire, publiée en 1877 à Würzburg, par l'éminent écrivain catholique, le docteur Carl Berthold, lequel termine son important travail, en disant que l'exemple de M. David prouvera une fois de plus la vérité de ces paroles du concile du Vatican : *Nulla unquam inter fidem et rationem dissensio esse potest.*

@